

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

Champigny

"LA PLUS GRANDE LIBRAIRIE FRANCOPHONE D'AMÉRIQUE"

P. Vennat, La Presse

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL H2J 2L1 TEL. (514)844-2587



Montréal, samedi 5 octobre 1991

ERNEST HEMINGWAY

Le vieil homme amer

Christian Mistral

LE MATIN du 2 juillet 1961, dans sa maison de Ketchum, Idaho, M. Ernest Miller Hemingway, qui avait l'âge du siècle, se leva tôt, vers les cinq heures, erra sans but en robe de chambre et pyjama jusqu'aux sept coups de l'horloge et, poussant deux cartouches dans un Boss calibre douze, se fit sauter la cervelle.

Il y en avait partout. Le cerveau littéraire le plus robuste du monde, avec du sang, des dents, des os et de la viande, éclaboussait tout le hall jusqu'au plafond. Il n'y avait pas deux jours que Papa était rentré de la clinique Mayo, où une série d'électrochocs administrés pour le guérir de sa dépression l'avait définitivement guéri de sa mémoire et de ses dernières facultés créatrices, autrefois si somptueuses. L'écho de la détonation retentit sur cinq continents. Lui qui méprisait les psychiatres (« Mon analyste, c'est une machine à écrire Corona no 3 portable »), les psychiatres avaient fini par avoir sa peau. Lui qui méprisait son père pour s'être lâchement suicidé en 1928, sa mort n'avait rien d'un accident, comme on tenta un temps de le faire croire : il n'était guère d'homme sur la planète qui connut mieux le maniement des armes à feu qu'Ernest Hemingway.

D'accidents, sa vie en était pourtant semée. Dos Passos n'avait-il pas dit de lui : « Je n'ai jamais connu un homme athlétique et vigoureux qui ait passé autant de temps au lit qu'Ernest. » Seul, s'entend. Dans son excellente biographie, Jeffrey Meyers recense pas moins de 32 « malchances », dont cinq commotions cérébrales (l'une, la dernière, consécutive à son deuxième accident d'avion en deux jours au cours d'un safari africain). Peut-être est-il possible de juger un homme aux accidents qu'il subit : dans le cas d'Hemingway, cela allait d'une balle qu'il s'était tirée dans les jambes en harponnant un requin à un hameçon

qu'il se planta dans le dos (!), en passant par des blessures par obus de mortier et mitrailleuse pendant la grande guerre et de sérieuses griffures récoltées en jouant avec un lion. Cet homme-là ne craignait que deux choses : l'impuissance et l'impôt.

Pour plusieurs, Hemingway avait été le Byron américain, et c'est un fait que les parallèles laissent songeur : l'un comme l'autre étaient forts et fort beaux, boxaient, tiraient et naviguaient, buvaient comme des trous (à la fin, Ernest descendait deux bouteilles de scotch par jour et son foie lui faisait le relief d'un serpent sur le flanc), vécutrent le plus clair de leur temps à l'étranger (à Cuba, nonobstant le castrisme, Hemingway est une légende très vivante), s'engueulaient avec leurs amis tout en s'en faisant adorer et en exerçant sur eux une « influence magique », parlaient brillamment tout en sachant écouter. Chacun à sa façon s'incarna en un prototype de l'écrivain aventureux, homme d'action comme de parole, ne craignant pas de vivre ses livres. Célèbres jeunes, leur stature atteignit au mythe, un mythe qui eut parfois à dépasser l'oeuvre elle-même. Comme celui de Byron, le travail d'Hemingway eut un formidable impact, social aussi bien que littéraire, et cela presque instantanément. On imita le comportement de leurs créatures fictives et on imita leur façon de faire de la fiction.

Aujourd'hui encore, aujourd'hui plus que jamais, un jeune écrivain a beaucoup à apprendre de Hemingway, des petites choses comme l'art de raconter une histoire et la manière de styliser des dialogues qui sonnent plus vrai que nature. Nulle part mieux que chez lui, on ne comprend la signification d'un effort si intense qu'on ne le sent pas. Les conseils qu'il a laissés ont sur moi l'effet produit sur d'autres par le *Tu sera un homme, mon fils* de Rudyard Kipling; les commandements de Dieu ne sont pas plus difficiles à suivre. « Étudiez les meilleurs modèles lit-

téraires; apprenez à maîtriser votre sujet grâce à l'expérience et à la lecture; travaillez dans l'isolement et la discipline; commencez tôt le matin et concentrez-vous plusieurs heures par jour; commencez par relire tout ce que vous avez écrit depuis le début, ou, s'il s'agit d'un livre, relisez tout le dernier chapitre; écrivez lentement, délibérément; arrêtez-vous à un moment où tout va bien, où vous savez ce qui va se passer ensuite, afin d'avoir suffisamment d'élan pour continuer le lendemain; ne parlez pas de votre travail pendant que vous écrivez; cessez de réfléchir lorsque vous avez terminé le travail de la journée, laissez votre subconscient travailler pour vous; travaillez de façon continue une fois que vous avez commencé un récit; tenez le compte de votre progression quotidienne; faites une liste de titres après avoir terminé votre oeuvre. »

C'est connu, l'écrivain qui est de son temps est de tous les temps, et cette remarque, aussi vraie maintenant qu'en 1935, ne fait que confirmer la chose : « Ce qu'un écrivain de notre époque a à faire, c'est d'écrire ce qui n'a pas été écrit avant ou de surpasser les morts dans ce qu'ils ont fait. La seule façon pour lui de savoir ce qu'il vaut c'est d'entrer en compétition avec les morts. »

C'est bien d'Hemingway d'assimiler le travail littéraire à un combat de boxe. Pourtant, l'image du dur à cuire qu'il cultivait soigneusement et qui inspira les prochaines générations d'écrivains n'était fidèle qu'en partie à la réalité, car c'était sans conteste et avant toute chose un intellectuel sensible et généreux, de cœur comme de tête, ce dont il se défendit rudement toute sa vie. En fait, et c'est fort symbolique, il avait beau refuser de porter des lunettes, ça ne l'empêchait pas d'être myope comme une taupe.

On s'entend généralement pour dire que son esthétique s'appuie sur deux principes essentiels. Le premier, probablement dérivé de sa formation journalistique, pose que la

Voir page D-2 : Hemingway



Au Cirque Combescot

LES FILLES DU CALVAIRE

Pierre Combescot
Grasset, Paris, 1991

Bertrand Pirel

LA BARRE était haute, très haute. *Les Funérailles de la Sardine*, en 1986, avaient laissé le souvenir d'un prix Médicis volcanique, épatant, truculent, pétaradant. Belote et rebelote : *Les Filles du Calvaire*, le nouveau roman de Pierre Combescot, est aux autres romans de la rentrée ce qu'un gâteau au fromage nappé de coulis de framboise, garni d'une ribambelle de fruits exotiques et servi avec un gin-fizz, est à un petit-beurre un peu sec.

On en ressort comme d'un cirque, des étoiles dans les yeux, béat de jouissance et d'euphorie, ébouriffé de tant de prodiges, les lèvres encore collantes du sucre d'orge. Car le livre, vrai de vrai, s'ouvre ainsi que se soulevait le grand chapiteau d'un cirque : « comme le couvercle d'une boîte à chapeau, laissant s'échapper toutes les fantaisies qu'il recelait : ses mille et un tours, ses cruelles acrobaties, ses clowneries pailletées, enfin toute sa tripaille d'or et de crotin ». Ça jongle, ça virevolte, ça baise et ça mord, ça trompe-la-mort, ça doublevrille, ça s'emplume et se déplume, se poile et se dépouille — et voici comme.

Ça se passe à Paris, de Rochechouart aux Martyrs et, par-delà le square d'Anvers, jusqu'à Pigalle, et encore plus loin en haut vers Montmartre », ça se passe au métro Filles-du-Calvaire, dans le Xe arrondissement, pour vous situer, le nord-est, un bien chouette quartier.

Ça se passe à Tunis, dans le quartier juif de La Goulette, Tunis où naît Maud Boulaflia, ou plutôt Rachel Aboulaflia, c'est kif-kif, « en son temps une fichue poulette qui en avait fait triquer plus d'un », d'autres diront une fieffée garce, moi, je ne me prononce pas.

Ça se passe aux Filles-du-Calvaire, en face du Cirque d'hiver, au café-tabac « Les Trapézistes », où règne sur sa tribu, en pythionise « vespérale et mystérieuse », notre Maud, toujours rousse, toujours flamboyante, « belle comme un incendie », certes un peu grossie, davantage nourricière, un tantinet Baleine, mais diable, quelles guibolles, toujours ces fichues guibolles d'ancienne danseuse nue à Tabarin ! Madame Maud qui, « avec ses inflexions canailles, son accent traînant, chaloupé telle la java un peu vache d'un guinche mal famé, vous recréait par la seule magie d'un verbe ou d'une épithète une rue disparue laquelle, jadis, avec ses pavés mal équilibrés, s'en allait lente et de guingois, poussée comme par un air d'accordeon ». Et dans la gouaille, croyez-moi, Combescot fait merveille.

Ça se passe au 76 de la rue Rochechouart, « un établissement propre, discret, bien fréquenté et assez joyeusement achalandé de joyeux zéphyrus, de grenadiers de rifle, de bigorneaux, enfin de tout ce que la belle armée française compte de petits pulpeux dans la mousaille qui, contre un billet pour améliorer leur ordinaire, rendent de petits services aux messieurs ».

Ça se passe en Italie, à Nice, en Russie.

Ça se passe à Bayreuth, sur un air de Parsifal, parabole autour de laquelle Combescot ourdit son épopée, l'ancre dans l'éternité de la légende, appelant à la queue-leu-leu, prodige Monsieur Loyal, une farandole de destins extravagants, une sarabande de canailles, dont Maud sera, au choix, la collectionneuse d'âmes, la rassembleuse, ou la bousilleuse d'existences. Et le prodige, la magie, c'est de voir tous ces destins s'imbriquer, se questionner puis se répondre, tout fonctionne, tout semble logique bien que formidablement exubérant, chacun rencontre sa chacune ou son chacun, et d'une génération l'autre les cordons ombilicaux se renouent et les garces ont des airs de famille.

Alors on croise, au hasard des pages, des années ou des rues de Paris, une professeur de danse et son esclave, la famille Roubichou, fameuse pour « la soupe aux choux des Roubichou » (« du chou ! du chou ! tou-

Voir page D-4 : Combescot

MICHEL SCHNEIDER

Les petits-fils de Pascal

Serge Truffaut

ILS AVAIENT une foi inébranlable en la révolution permanente. Sous les pavés, ils cherchaient la plage afin de construire des châteaux en Espagne pour les classes laborieuses de la vieille Europe et du Nouveau Monde. Du nord comme du sud. De l'est comme de l'ouest.

Roland Barthes, Michel Foucault, Louis Althusser et Jacques Lacan étaient les points cardinaux de leur cosmologie révolutionnaire. Ils étaient leur bande des quatre. Ils étaient des phares lumineux qui, juré, craché, gommeraient les ombres maléfiques qui écrasaient les damnés de la terre. Ils voulaient être les fils de Marx. Ils n'ont été que les petits-fils de Pascal.

Les acteurs de mai 68 auront été en effet plus jansénistes que révolutionnaires. Partis à la recherche du temps qui passe son temps dans les bras d'un bonheur aussi immuable que radieux, ils n'auront réussi qu'une chose : leur propre sacrifice. Ils auront été les acteurs masochistes de leur tristesse future.

Trop altruistes, ils ont élagué les plaisirs de l'épicurisme jusqu'en ses germes. Faute de précédent dans l'Histoire, leur château en Espagne s'est écroulé comme tout château de sable inmanquablement s'écroule.

Comment cela s'explique-t-il ? Tout simplement. En dessinant les plans de leur château qu'ils voulaient d'autant plus beaux que les cardinaux Barthes, Foucault, Althusser et Lacan devaient y communiquer leur épître respective, ils avaient oublié, par étourderie probablement, que les ouvriers du Moyen Âge, lorsqu'ils ont sculpté Chartres et Paris, étaient animés de cette chose étrange qu'on appelle le sentiment amoureux.

A leur décharge, il faut peut-être rappeler que Barthes, dans son *Fragment d'un discours amoureux*, avait légiféré sur le sentiment en question en affirmant que « passé le premier aveu, je t'aime ne veut plus rien dire » au moment même où Serge Gainsbourg lançait, énigmatique, « je t'aime moi non plus ». Comprendra qui voudra.

Sur ce sentiment amoureux ou plus précisément sur l'absence de sentiment qui a singularisé cette génération, Michel Schneider a composé un roman d'autant plus grave qu'il fut lui-même un acteur de mai 68.

Psychanalyste, économiste, haut-fonctionnaire à la Cour des comptes et auteur d'une magistrale biographie sur le pianiste Glenn Gould, Michel Schneider, de passage à Montréal, nous confie que son roman est « une recherche de l'amour perdu » par ces croisés des lendemains qui chantent.

Je crains de lui parler la nuit est une réflexion sans complaisance, sans extrémisme, sur cette génération qui, comme il l'a observé, n'a même pas le bonheur de disserter, lorsqu'un de ses acteurs rencontre sur le bitume un autre de ses acteurs, sur le bon vieux temps. « Quand on se rencontre, on change de trottoir ».

Je crains de lui parler la nuit, c'est Antoine Forger. C'est Antoine, ancien militant « mao » des années 60, « à la recherche de l'amour perdu ». C'est également, voire surtout, Sarah qui en 68 avait 10 ans, soit l'âge insensible et indifférent aux soubresauts de la politique. C'est Antoine, la quarantaine, rencontrant pour la première fois Sarah dans un train. Antoine et Sarah, c'est le rendez-vous de l'amour.

Pourquoi diable les chemins de

fer ? Pour louer le labeur des cheminots ? Non. « Si j'ai choisi la gare, le train, c'est parce que je trouve qu'ils sont des espaces romanesques. Des espaces de rencontre. Des lieux propices aux rencontres, à l'amour. Et parce que... j'aime les romans de gare. Ces romans que l'on qualifie à tort de romans à l'eau de rose, sont pratiquement les seuls à parler de l'amour ».

Ce lieu de rencontre, ce wagon à l'intérieur duquel Antoine et Sarah vont échanger les premiers regards comme les premiers espoirs, c'est également un clin d'oeil à Patricia Highsmith, et plus précisément à son fameux *L'inconnu du Nord-Express*.

De la même façon que les personnages du roman de Highsmith échangeront leur crime respectif, Antoine et Sarah échangeront leur rapport à l'amour.

Jusqu'à cette rencontre Antoine n'aura été qu'un comptable de l'amour. De son passé militant, de son passé marxiste, il a conservé en lui cette loi de l'accumulation primitive du capital qu'il a modifiée en loi de l'accumulation primitive du sexe. Il est un consommateur avide des petites morts freudiennes espérant trouver une femme propriétaire d'un prénom commençant par la lettre Z afin de compléter son alphabet « donjuanesque ».

Voir page D-2 : Schneider



Michel Schneider

PHOTO JACQUES GRENIER

Gérard Étienne
La pacotille



La Pacotille

Gérard Étienne

Maintenant en librairie
258 pages — 18,95\$

Ben Chalom, Haïtien exilé à Montréal, est devenu une pacotille dans un combat à finir contre la bête qui hante sa mémoire. Le ton du romancier est soutenu jusqu'à la fin. Jamais le mal haïtien n'a été décrit avec autant de force et de lucidité. Un livre-choc sur la rencontre des cultures haïtienne et québécoise.

l'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Livres

le plaisir des

Comme en quarante

Robert LÈVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

EN DÉFENDANT un pont sur la Loire, Bébel est fait prisonnier près de Tours...
Plat tourné de justesse quelques heures avant l'entrée des Allemands dans Paris...
Jean Rouaud, kiosquier boulevard Saint-Germain, taquine le client : « Achetez tous ces journaux allemands imprimés en français ? »
Le soir, on va voir *Quai des brumes*, de Patrice Leconte. Dénoue à de beaux yeux, tu sais...
Dans *Je suis partout* Coluche a une épitaphe : « Juif par ses choix et ses amitiés, métèque par sa naissance, sodomite par ses moeurs... »
Un soir, à la sortie d'une générale, Depardieu, qui joue *La machine à écrire* de Didier Van Cauwelaert, parle Jean-Edern Hallier pour un article aux sous-entendus crapoteux...
C'est Jean d'O, au Pathé-Journal, qui prononce un discours vide et élégant pour remonter le moral à la nation. Haut-commissaire à l'information pour Vichy, il l'aura mérité son fauteuil à l'Académie!
« Ah chuchote que c'est Louis Pauwels qui a écrit le texte du

L'origine du monde
Michel Boujut



Maréchal, lu le 17 juin à midi trente, avec la voix chevrotante d'un acteur du Français...
Jack Lang, ex-ministre des loisirs du Front popu, est en Amérique du Sud avec une troupe qui joue *Deux sur la balançoire*...
Jacques Villeret, bien en chair, entre en scène aux Deux-Anes en faisant le salut nazi et, bras bien tendu : Jusque-là! Jusque-là! Nous sommes dans la merde jusque-là!
☆☆☆
Où sommes-nous, me direz-vous, éberlués lecteurs! Si vous m'avez

suivi jusqu'ici, sachez que nous sommes dans le roman le plus curieux de la rentrée, roman à risque (rapport aux réputations des contemporains), celui d'un type qui fait dans le roman de science-rétrospection, Michel Boujut.
Piquant bouquin, titré *L'origine du monde* because le diariste imaginé par Boujut, qui écrit de juin 40 à novembre 41 ses observations quotidiennes, planche sur la biographie de Courbet qui, pour un diplomate turc, avait peint le plus scabreux tableau du 19e siècle, *L'origine du monde*, sexe d'une femme, cuisses ouvertes, toison abondante, belle impudique sans tête.
M.B., qui signe ce journal et qui sera arrêté et mourra dans un camp, c'est Michel Boujut qui joue le grand transfert. Il se met non seulement dans la peau d'un biographe de 40 ans, mais, et attention les dégâts, le monde qui l'entoure, Paris occupé, la France, ses ténors, ses actrices, ses l'air de rien et ses touche-à-tout, c'est le Paris d'aujourd'hui, de Sollers (primesautier, « jamais les femmes n'ont été aussi attirantes », dit-il) à Anne Sinclair (qui s'est trouvée un boulot à New York), de Jacques Vergès (Garde ses sceaux à Vichy, fut l'avocat de Raoul Villain, l'assassin de Jaurès) à François Léotard (réfugié à Uriage avec Jacques Julliard entre autres).
Les paris sont ouverts. On

LA VITRINE DU LIVRE

parcourt le Boujut comme des joueurs. Qui est qui? Bébel prisonnier à Tours, c'est Fresnay? Depardieu qui gifle Edern Hallier, c'est Marais et Alain Laubreaux à la sortie d'*Andromaque*. Voilà Jack Lang dans les traces de Jouvet, et Villeret au cabaret c'est Gabin qui, cela est vrai, avait fait le gag du salut nazi jusque-là!
Côté roman, ça casse. La vie dans Paris-sur-rutabaga, les grandes avenues avec de moins en moins de voitures : l'oxygène « grande réussite de l'Occupation », la méfiance, le froid, l'enquête pour retrouver *L'origine du monde*, on écoute les disques de jazz que l'on est allé chercher au Havre (Boujut était de *Jazz Magazine*), le cinéma se fait, Sautet qui sort *Les Inconnus dans la maison*, Lelouch *Gueule d'amour*, un soir de succulents boudins bien croustillants envoyés par les beaux-parents, la vie et rien d'autre (le film de Tavernier, d'ailleurs, vient de sortir), et lorsqu'on va voir au Grand-Palais l'expo *Le Juif en France* on voit accrochées les bouilles « qui ont détruit les bons sentiments de notre race », Serge Gainsbourg, Michel Boujenah, Claude Berri, Ariane Mnouchkine...
Je vous en dis pas plus : les écrivains dont les livres sont interdits, ceux qui publient sans contrarier la *Kommandantur*, vous les trouverez vous-mêmes, comme en quarante...
☆☆☆
L'origine du monde, Michel Boujut, Éditions de l'Olivier, 1991.

L'ACCIDENT DU RANG SAINT-ROCH

Jean-Marie Poupart, Boréal, 89 p.
À la campagne, les chats ont l'espace pour eux. C'est incontestable. C'est un avantage, mais parfois cela est un inconvénient. Prenez le chat du rang Saint-Roch. « Réveillée depuis une heure, la vieille a entendu la plainte des freins, le bruit de l'impact, le cri du chat... Quand elle sort, le chat a cessé de respirer. Elle va de l'autre côté de la route dans le hangar où sont rangées les pelles. Ayant pris avec elle un sac de plastique de la Société des alcools, elle y dépose le cadavre encore chaud. Mort, l'animal semble plus lourd que vivant. C'est parce que déjà la terre réclame son dû ». La mort du chat du rang Saint-Roch va déséquilibrer quelque peu la vie des gens habitant le rang en question. Jean-Marie Poupart fait l'autopsie de ce déséquilibre.

POLAR no 3

Rivages, 167 pages
Contre l'escroquerie, la littérature n'est pas imperméable. En voilà un exemple, « un type était en taule depuis six mois sous son nom et sous le mien. Il se faisait appeler Joseph Raitière alias Didier Daeninckx et disait écrire un livre en prison... Il s'avère en plus qu'il était imprimeur, et il avait fabriqué une fausse jaquette type *Série Noire* avec mon nom et ses bouquins qui s'intitulaient : *Le foetus de madame est avancé* ou *Le fils d'Ariane*. Il avait aussi donné des interviews à la presse. On lui demandait pourquoi avoir écrit *Le foetus*... après *Meurtres pour mémoire* et il répondait : « pour me décontracter »...
Cette confiance a été livrée par Daeninckx, auteur notamment de *Le facteur fatal* et de *Meurtres pour mémoire*, aux journalistes du trimestriel *Polar* qui lui consacre un dossier de 70 pages.

LES CRIMINELS DU BÉTON

Alain Paucard
Les belles lettres, 169 pages
Sixième numéro de la collection *Iconoclastes*, ce pamphlet « est respectueusement dédié au prince Charles d'Angleterre » nous prévient l'auteur. De quoi s'agit-il? De passer à tabac tous les architectes. À preuve, un extrait de l'avertissement : « afin de prévenir toute manifestation grincheuse de la part d'un corps de métier dont un des membres désirerait éventuellement polémiquer, j'affirme, en préambule comme en conclusion, que l'avis des architectes m'est indifférent et qu'ils sont condamnés par mon tribunal sans possibilité de se défendre. Ils ne m'ont pas demandé mon avis, je ne re- quiers pas le leur ».



UNE HISTOIRE DE LA BOLDUC

Pierre Day, VLB Éditeur, 130 pages
L'auteur « a consacré plus de six ans à retracer les grandes lignes de la carrière artistique et de la vie familiale de cette figure légendaire de la chanson québécoise ». L'ouvrage une fois lu, il ne reste plus qu'à entonner : *Ah! c'est la belle Arthimise/ Qui voulait se marier/ Une fois rendue à l'église/ Elle trouvait plus son cavalier/ On fit venir le bedeau/ Pour prendre la place du marié/ Et lui qu'est pas nigaud/ Consentit sans s'faire prier*.

LORSQU'UN MATIN D'ORAGE

Barbara Pym, Rivages, 151 pages
Écrivain britannique, Barbara Pym (1913-1980) est mal connue des publics non anglophones. Pour pallier, les éditions Rivages ont entrepris la publication quasi complète de son oeuvre. Aujourd'hui, on propose un recueil regroupant cinq nouvelles qui, normalement, devrait séduire les amateurs de l'oeuvre de Henry James. Intitulées *Poser sa voix*, *Gertrude et Flora*, *Lorsqu'un matin d'orage*, *Les visiteurs de Noël* et *Dans un salon d'Oxford*, ces récits sont autant de clin d'oeil à l'école britannique de la nouvelle. Une bonne, une très bonne école.

LES ALLEMANDS MAÎTRES DU TEMPS

Lothar Baier, La découverte, 204 p.
Auteur d'un essai retentissant sur la France (*L'entreprise France*), Lothar Baier s'est penché sur les Allemands. Il les a observés; il les a étudiés pour en arriver à la conclusion que ces Allemands étaient maîtres du temps. Selon lui, « cette priorité accordée à la vitesse risque de laisser sans riposte les menaces que font peser sur la démocratie le regain des fondamentalismes, nationaux et ethniques ».

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut
Dans le cadre de la 20e édition de son concours d'oeuvres dramatiques, la Société Radio-Canada invite tous les auteurs en herbe à envoyer leur manuscrit avant le 1er mars 1992. La bourse afférente à la catégorie 60 minutes, récemment baptisée prix Robert Choquette, sera de 2 500 \$; celle de la catégorie 30 minutes sera de 1 500 \$.
Il est important de noter que ces oeuvres doivent être conçues et rédigées en vue d'une création radiophonique. Les manuscrits doivent être adressés au *Service des émissions culturelles*, 15e étage, *Concours d'oeuvres dramatiques radiophoniques*, Radio-Canada, C.P. 600 Succursale A, Montréal (Québec) H3C 3A8.
Deux lauréats
Président de la Fédération canadienne des sciences sociales, le professeur John Finlay a annoncé que le prix Jean-Charles Falardeau

avait été décerné au professeur Serge Courville, du département de géographie de l'Université Laval pour son livre *Entre ville et campagne : l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada* paru aux éditions Les presses de l'université Laval en 1990.
Le Prix Harold Adams a été accordé au professeur Philip Resnick pour son essai intitulé *The Mask of Proteus : Canadian Reflections on the State, Kingston and Montreal* aux éditions McGill-Queen's University Press. M. Resnick enseigne au département de sciences politiques de l'université de Columbia Britannique.
Noroit a vingt ans
Pour souligner ses vingt ans d'édition au service de la poésie, la maison du Noroit invite le public à une soirée de poésie qui se tiendra à la salle St-Sulpice de la Bibliothèque Nationale du Québec, située sur la rue Saint-Denis. Selon le communiqué, trois générations de poètes viendront lire des extraits

puisés dans les différents recueils qu'a publiés au cours de ces vingt années cette maison d'édition. Bref, 50 poètes seront salués.
Rosemont et la culture
Dans le cadre de la série *Écrire le théâtre*, Nathalie Petrowski anime une rencontre avec Marie Laberge. Le public est invité à poser questions ou formuler des commentaires sur place. Quelle place? Cette série de rencontres organisée par la Maison de la culture de Rosemont se déroule à l'Agora du Collège Jean-Eudes situé au 3535 boulevard Rosemont. Les mardis à compter de 20h.
Prix Renaudot
La première sélection du Prix Renaudot est la suivante : *Sonate au clair de lune* de Nicolas Bréhal; *Eau de café* de Raphaël Confiant; *Marguerite devant les pourceaux* de Claude Duneton; *La séparation* de Dan Franck; *Le troisième mensonge* d'Agota Kristof; *En douceur* de Jean-Marie Laclavetine; *Liverpool marée haute* de Luc Lang; *Ludo et compagnie* de Patrick Lapeyre; *Sven* de Jean Lods; *Une peine à vivre* de Rachid Mimouni; *Les larmes de pierre* d'Eugène Nicole; *Au péril de la mer* de Bruno Racine;

Le tournesol déchiré de Boris Schreiber, et *Le roman de lincoln* de René Swennen.
L'édition française aux abois
Dans le dernier cahier qu'il consacre aux livres, le quotidien *Le Monde* nous apprend que le chiffre d'affaires des principales maisons a baissé dans des proportions très variables, soit entre 2 et 35 % par rapport à la période correspondante l'an dernier. « Pour des raisons de trésorerie, les libraires ont pratiqué, dans le même temps, une réduction plus importante de leurs stocks. Résultat : un taux de retour des livres chez les éditeurs qui a bouleversé toutes les prévisions pour atteindre jusqu'à 60 % pour certains titres ou certaines collections dont les éditeurs escomptaient le succès ».
Pour renverser la vapeur, bien des éditeurs interrogés par le journaliste du *Monde* admettent qu'il faudra freiner la production, diminuer le nombre de parutions. Bref, privilégier la qualité plus tôt que la quantité. Président du Syndicat national de l'édition, M. Serge Eyrolles a déclaré au journaliste du *Monde* que « la surproduction amène à sortir trop de bouquins qui ne sont pas bons ». Point.

Fiche Hemingway

■ **21 juillet 1899** : naissance à Oak Park, Illinois, de Ernest Hemingway.
■ **1918** : ambulancier militaire, il est blessé à Fossalta di Piave, Italie. Décoré pour héroïsme.
■ **1921** : correspondant, en Europe, pour le *Toronto Star*.
■ **1925** : publication à New York de *The Sun Also Rises*, son premier livre. Il l'a écrit à Paris.
■ **1926** : publication de *Le soleil se lève aussi*. C'est la première fois qu'il parle de « la génération perdue ».

■ **1927** : parution des recueils de nouvelles intitulés *Hommes sans femmes* et *Les neiges du Kilimandjaro*.
■ **1929** : *L'adieu aux armes*, un de ses plus grands succès.
■ **1932** : sa passion pour l'Espagne, où il fait de longs séjours, et pour la corrida, l'amène à publier *Mort dans l'après-midi*.
■ **1938** : anti-franquiste convaincu, il écrit la pièce *The Fifth Column*.
■ **1940** : la guerre civile espagnole

lui inspire l'un de ses plus beaux romans, *Pour qui sonne le glas*.
■ **1944** : il participe au débarquement en Normandie.
■ **1945** : Hemingway retourne dans la maison qu'il possède à Cuba et se marie pour la quatrième fois.
■ **1952** : publication du *Viel homme et la mer* pour lequel il recevra en 1953 le prix Pulitzer.
■ **1954** : il reçoit le Nobel.
■ **1960** : la révolution menée par Fidel Castro le chasse de Cuba. Il s'installe dans l'Idaho.
■ **2 juillet 1961** : « Papa » Hemingway se suicide.

◆ **Hemingway**
fiction doit se fonder sur une expérience affective et intellectuelle authentique, que l'artiste transforme et sublime par l'imagination, créant quelque chose de plus lourd de sens que l'expérience originale. En ce sens, la prose lui apparaissait comme le métier le plus dur de tous en littérature. Ce souci du plausible explique aussi qu'on ne doive pas chercher, dans le roman hemingwayesque, d'explication de la part du narrateur sur ce qui se passe dans la tête des protagonistes. Toute interprétation doit venir du lecteur, à partir de sa propre expérience et des actions qui lui sont données à voir. C'est là que se situe la véritable révolution littéraire.
Le second principe est qu'il faut concentrer pour obtenir l'intensité. C'est le principe de l'iceberg. « J'ai toujours essayé d'écrire en appliquant le principe de l'iceberg. Les sept huitièmes sont submergés. Tout ce qu'on connaît bien, on peut l'éliminer, et cela ne peut que consolider votre iceberg. C'est la partie que l'on ne voit pas ». Ainsi, une oeuvre de fiction pourrait être jugée d'après la

qualité des éléments éliminés par l'auteur. « Le don essentiel pour un bon écrivain est un détecteur de merde intégré et à l'épreuve des chocs. C'est le radar de l'écrivain et tous les grands écrivains en ont ».
On a déterminé qu'il écrivait cinq phrases simples pour une phrase complexe, utilisant peu de comparaisons, perfectionnant la technique de l'omission (laisser au lecteur le soin de comprendre ce qui est censé s'être passé, et son sens), légitimant l'usage de la répétition. En mots courts empruntés à un vocabulaire volontairement limité, Ernest Hemingway a bâti une oeuvre incomparable qui laisse une profonde et durable impression sur quiconque la fréquente.
Et c'est un grand, un précieux artiste que cette funeste décharge de 12 a emporté, il y a 30 ans.

jusque sous la prodigalité de l'amant. Il avait l'amour pingre, et tenait toujours plusieurs femmes au feu, tout comme, en boursier avisé qu'il était par profession et radinerie personnelle, il misait sur des valeurs aux destins complémentaires pour n'être jamais pris en défaut par le marché, et ne ratait pas le moment d'une prise de bénéfices. Terrifiant!
Au fil des pages, nous, heureux lecteurs, serons les témoins du lent basculement de Forger, l'homme de fer comme l'homme de la passion absolue et une. Unique. Nous sommes les témoins d'autant plus subjugués de cette transformation que le style de Schneider est dense. La phrase, SA phrase est faite en effet de cette pesanteur qui sépare les romanciers véritables des militants bavards du racolage littéraire.
À lire Schneider, à goûter la beauté simple de certaines phrases, on pense notamment à ce « Il arriva à Budapest sous une neige lente », ou la gravité des autres, comme « L'amour, comme un ennemi retors, a le secret des mouvements tournants, de l'inattendu. Il prend la vie à revers », on comprendra aisément pourquoi, avant de nous quitter, Michel Schneider nous a chuchoté : « si on accepte pas d'être dans l'épaisseur du temps et des mots, on est pas écrivain ».

ÉCRITS DES FORGES POÉSIE

éditeur de poésie depuis 1971

1497 Lavolette, C.P. 335, Trois-Rivières G9A 5G4
Tél.: (819) 379-9813
Télex: (819) 376-0774

Lèvres urbaines # 20	6,00 \$
Réelle distante	10,00 \$
Voie lactée	10,00 \$
Le dormeur	10,00 \$
Des mots pour rêver (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 \$
Dictionnaire des écrivains de la Mauricie	15,00 \$
Haute dissidence	6,00 \$
L'intraduisible amour	15,00 \$
(Coéditions Le Dé Bleu et l'Arbre à Paroles)	
Existences	10,00 \$
Jours de cratère PRIX DE POÉSIE OCTAVE-CRÉMAZIE	6,00 \$
Les cendres bleues	10,00 \$
PRIX DE POÉSIE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL	
Déchirures	10,00 \$
Les heures de Moscou	12,00 \$
Le ciel s'arrête quelque part	6,00 \$
Lyriques	12,00 \$
Géographies et mobiliers	15,00 \$
Lèvres urbaines # 21	6,00 \$
Baie de feu	6,00 \$
La mort est méconnaissable PRIX APOLLINAIRE-1991	12,00 \$
Éclats de la cité	6,00 \$
Néant fraternel (coédition CEC Koudhia)	10,00 \$
Les poètes chanteront ce but	10,00 \$
Jardin d'éclats	6,00 \$
Stanley Regard	12,00 \$
Tendres chairs	6,00 \$
Le sultan d'Istanbul (coédition Salvy)	15,00 \$
La poésie au Québec-1990 (coédition Collège de Joliette)	15,00 \$
LA JEUNE POÉSIE	
Pièges	6,00 \$
Des Forges # 32	6,00 \$
La nuit tourne sur elle-même	6,00 \$
Un théâtre obscur	6,00 \$
Continuum	6,00 \$
Lettres insolites	6,00 \$
Ce qui bat plus fort que la peur	6,00 \$
LA POÉSIE CASSETTE ET LE POÈME-AFFICHE	
Ville concrète (Cassette audio)	10,00 \$
Amantes (cassette audio)	10,00 \$
Confidential/Urgent (cassette audio)	10,00 \$
Speak what (affiche)	5,00 \$

Décrocheurs: Pourquoi?

Claude Rivard, MA

Les Décrocheurs scolaires

les comprendre les aider

Claude Rivard

Tous les ans 30 000 jeunes décrochent. Pourquoi?

Les Décrocheurs scolaires: un premier bilan explosif qui remet en cause les idées reçues.

Les Décrocheurs scolaires: un livre qui pose des problèmes réels, offre des exemples vécus, suggère des solutions possibles.

168 pages
14,95\$

En vente chez votre libraire

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Le vendredi 18 octobre de 18h à 20h

DOMINIQUE BLONDEAU

« Les Feux de l'exil »

La Pleine Lune

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Dandurand, Dé, Yance, Bosco La marée noire des nouvelles



Jean BASILE

Lettres
▲ québécoises

ANNE DANDURAND a un don magnifique qui est celui de langage. Elle sait attraper les mots et en faire des phrases. Même quand elle ne dit rien, — et cela lui arrive —, elle réussit à être intéressante par des juxtapositions de vocabulaire ou d'idées audacieuses et stimulantes. Ou bien, c'est une image inattendue et romantique. Que va faire, par exemple, cette jeune femme qui est en train de mourir ? Elle va se transformer en champignon et lâcher sa spore car tout survit. Cette nouvelle s'appelle *L'insémination du ciel*. Où va se retrouver cette jeune voyageuse qui rate sa correspondance à Toronto ? Dans un bordel danois qui n'est pas tout à fait un bordel d'ailleurs mais un « exil intérieur » comme il y en a tant.

En général, que veut dire Anne Dandurand quand elle appelle son nouveau recueil de nouvelles *Petites âmes sous ultimatum* ? C'est que, dans notre monde, les êtres humains qui ont une âme vivent tout le temps sous la menace des épais et des puissants. Il faut être un rhinocéros pour passer à travers le siècle avec un grand sourire sur les lèvres.

Le nouveau recueil d'Anne Dandurand contient au moins deux très très bons textes, ce qui est beaucoup. Ils témoignent tous les deux d'une intense sympathie pour la vie. Ils mettent tous les deux en relief des vertus, sans aucuns mépris ni blabla. On doit saluer la

publication de tels textes avec faste. Tout le monde doit les lire.

Une virgule comme bouchier fait littéralement pleurer et il faut une bonne heure pour s'en remettre, surtout le soir, en automne, il s'agit de trois êtres humiliés par la vie, dont une petite fille qui est née infirme et que les miracles de la médecine ont maintenue en vie. Les deux autres sont des écrivains dont l'un n'a pour fortune qu'un « mauvais ordinateur » tandis que l'autre tente de convaincre les éditeurs de l'édition par « les humbles arguments de son travail opiniâtre » mais en vain.

C'est un sujet magnifiquement mélodramatique mais Anne Dandurand le traite avec rigueur et délicatesse, sans la moindre concession à l'horrible. Ces trois êtres là ont tout simplement réussi à se construire « l'esquif de notre bonheur », comme l'écrit délicieusement Anne Dandurand. Cette volonté de bonheur est envahissante. C'est pourquoi l'écrivain réussit à faire aimer ses personnages disgraciés en quelques pages denses et sobres.

Le second texte, exceptionnel lui aussi, s'intitule *Le courage est un bon poignard*. Et, de courage, le jeune héros de cette nouvelle n'en manque pas. Il veut devenir astrophysicien mais, en attendant, il doit effectuer toutes sortes de petits travaux pour subvenir à ses besoins, sans compter que sa mère est alcoolique. Il fait des confidences à une amie de secondaire III. C'est donc une mini correspondance pleines de détails sur l'idéal incorruptible et la beauté car, comme le dit Bruno, « depuis que le mur de Berlin est tombé » on peut tout espérer. Voici la philosophie qu'Anne Dandurand propose au petit

Bruno pour sa gouverne :
« Sous la neige, sous le roc
Un diamant, toujours
Attend de flamber. »

On ne peut espérer d'un recueil de nouvelles que tous les textes soient aussi bons les uns que les autres. Tel quel ce recueil est surprenant. Il est néanmoins vrai qu'Anne Dandurand aime les exercices de style si bien qu'elle se laisse parfois emporter par sa facilité à écrire et par son pouvoir d'évocation qui se met à tourner dans le néant des mots. Ses sujets deviennent extravagants et elle se plaît à flotter entre la sorcellerie amérindienne et le vaudou comme dans *Le Vol de Jacques Braise*, un beau blond dont s'éprend ardemment une métisse. Ou bien, c'est *Le Corps des saisons* avec des flûtes en cristal étincelant. Des belles filles et des beaux garçons sur fond d'érotisme obligé. Pour une raison ou pour une autre, l'univers d'Anne Dandurand rappelle alors celui de Christian Bérard ou celui de Léonor Fini avec sa touche de surréalisme policé. C'est trop près du décoratif pour émuouvoir vraiment.

CLAIRE DÉ a publié quelques recueils de nouvelles qui n'ont pas ému les foules, pas plus que ne le fera son petit dernier *Chiens divers (et autres faits écrasés)*. Si ce n'était une certaine façon à écrire et un ton léger et un peu snob qui ne sont pas désagréables, il n'y aurait pas grand chose à tirer de ces textes qui sont des anecdotes plutôt que des nouvelles. Outre la psychologie du caïçon masculin, on y trouvera les thèmes à la mode, comme le cannibalisme, l'inceste, le suicide, l'orgasme féminin etc. Les personnages de Claire Dé sont

hantés par l'amour qui mène le monde. C'est ce qu'elle appelle *Les diaprures nostalgiques d'un paradis perdu*.

CLAUDE-EMMANUELLE YANCE est un nom tout à fait inconnu. Elle a déjà publié un recueil de nouvelles à l'instant même. Elle réapparaît avec le titre le plus prétentieux de l'année, *Alchimie de la douleur*. La douleur c'est pour le lecteur qui est saisi d'un profond ennui après 10 lignes. *L'Alchimie*, c'est pour le concept car Claude-Emmanuelle Yance fait partie de la soi-disante « école de Corriveau-Cotnoir » et autres professeurs de trucs pour se gratter la mécanique sans se fatiguer les méninges. *Corriveau* s'était déjà approprié Proust. Claude-Emmanuelle Yance a eu une idée encore plus saugrenue. Elle a jeté son dévolu sur Baudelaire dont elle cite quelques mots en exergue de ses nouvelles pour les développer ensuite sur des pages et des pages. C'est une espèce de vol littéraire pour un talent tout de façade.

« Qu'arrive-t-il quand on laisse s'entrechoquer des vers ou des pensées de Baudelaire avec des situations, des personnages, des émotions d'aujourd'hui ? », se demande l'écrivain avec angoisse ? Qu'elle se rassure ! Il n'arrive rien, mais rien du tout. Un chat mystérieux se promène pendant un siècle ou deux dans un appartement désert. Ou bien, un homme met un siècle ou deux à mourir d'un cancer du cerveau. Si c'était le chat, au moins, qui avait un cancer du cerveau, on aurait gagné un peu de temps. Ou l'écrivain, qui manifestement ignore tout de ces

sujets, s'emploie à raconter la désintoxication d'une vagabonde droguée. Et la grossièreté de la langue et de la culture ! Qu'est-ce que c'est qu'une « lampe lecture » ? Et les cantates de Bach ! Et ces revues à la mode qui traînent sur des guéridons ! Qu'est-ce que ça a à voir avec Baudelaire ?

MONIQUE BOSCO a écrit beaucoup de nouvelles et c'est un des genres où elle réussit le mieux. *Remémorations*, comme ses autres recueils, est une suite de tableaux de genre où on voit des originaux se débattre dans des situations impossibles. C'est souvent très drôle parce que Monique Bosco pratique un humour froid, dirigé généralement contre le héros ou l'héroïne. La plus amusante de toutes est celle où l'écrivain raconte le séjour au club Med d'un vieux solitaire qui a décidé de se lancer dans le monde. On se doute que ça finit mal et que les gentils membres expulseront *manu militari* l'empêqueur de tourner en rond avec ses livres. Mais le ton de Bosco peut être plus acerbe comme dans *Je me souviens*. De quoi se souvient-on justement ? C'est un bel exercice sur la mémoire et sur notre capacité à l'oubli. En général, ce recueil est celui des souvenirs et de la solitude qui les fait naître et les nourrit.

☆☆☆
Petites âmes sous ultimatum, Anne Dandurand, XYZ, Montréal 1991.

Chiens divers (et autres faits écrasés), Claire Dé, XYZ, Montréal 1991.

Alchimie de la douleur, Claude-Emmanuelle Yance, Boréal, Montréal 1991.

Remémorations, Monique Bosco, HMH, Montréal 1991.

L'une écrit, l'autre aussi

Odile Tremblay

PHYSIQUEMENT, elles constituent la copie conforme l'une de l'autre. Nombreuses sont les jumelles identiques qui changent d'apparence en vieillissant : l'une engraisse, l'autre conserve la ligne, les traits se modèlent différemment. Pas Anne Dandurand et Claire Dé.

Anne a beau porter de longs ongles rouges et un serpent tatoué sur l'avant bras, et Claire arborer un look plus fou de Parisienne, à 38 ans, la taille et les traits sont les mêmes, la voix aussi. Les rencontrer en tandem, c'est affronter un feu roulant. Tantôt, elles se coupent la parole, tantôt l'une termine la phrase que l'autre a commencée. Parfois, elles profèrent tout simplement les mêmes mots au même moment. Mais leurs deux proses n'ont décidément rien de monozygote.

Cet automne, l'une et l'autre viennent de publier chez XYZ un recueil de nouvelles : Anne Dandurand *Petites âmes sous ultimatum*, Claire Dé *Chiens divers (et autres faits écrasés)*. Fidèle à elle-même, Anne cisele son style jusqu'à l'épuration. Claire y va plus rondement, entre dans le vif de ses sujets avec une plume scalpel. La première offre une porte de sortie à ses personnages, la seconde leur trace sur mesure un destin tragique et sans issue.

« Voici un exemple parfait de la supériorité de la littérature sur la biologie », constate Claire Dé. Nos corps se dédoublent, nos âmes restent uniques ».

Leur vrai nom : Dandurand. Enfants, elles ont appris à parler plus tôt que les autres tellement elles avaient hâte de communiquer entre elles. À 17 ans, les jumelles étudiaient au cégep dans la même classe et tout le monde les confondait. Claire eut alors envie de se différencier et adopta le patronyme Dé. Mais leur union reste indissoluble. Claire a beau habiter Paris avec son mari depuis huit ans, et sa sœur demeure dans leur Montréal natal, « rien ne m'étonne, ne m'attriste ou ne m'amuse sans que je pense Anne », dit Claire. Et sa sœur de préciser : « le problème de la mort devient plus aigu pour des jumeaux identiques. Un conjoint, ça se remplace. Pas un alter ego ».

Elles sont issues d'une famille lettrée. Une mère enseignante, un père traducteur. Chez les Dandurand, on accordait une place de choix à la pureté de la langue française. « Pas étonnant dans ce milieu qu'on soit toutes deux devenues écrivains », déclare Anne. D'autant plus que chacune d'entre nous ressentait le be-



Anne Dandurand et Claire Dé.

soin de trouver son individualité ». L'une et l'autre écrivaient par ailleurs depuis toujours.

En décembre 1978, Claire décréta qu'elle serait écrivain à plein temps. Laisant là son métier (elle fabriquait des décors et costumes de théâtre), elle a commencé à composer des pièces (jouées surtout à la radio). Mais les sœurs ont fait leurs vrais premiers pas littéraires en duo. Chacune de son côté avait composé des nouvelles sur des thèmes similaires. La maison d'édition où Claire devait publier les siennes brûla, et les jumelles décidèrent d'unir leurs histoires. En 82, cela donna *La Louve-garou*, publié sous le double nom Anne Dandurand, Claire Dé. Chacune signait pourtant dans ce recueil

ses propres nouvelles. Car déjà leur style individuel s'affirmait. « On pouvait écrire en tandem à la naissance de notre écriture », dit Anne. Aujourd'hui, c'est devenu impossible ».

Anne qui fut d'abord actrice, syndicaliste, écrivain et journaliste, est désormais écrivain en permanence (désargentée, comme il se doit). Depuis *La Louve-garou*, elle a publié trois recueils de nouvelles et un roman *Le coeur qui craque*. Sa sœur poursuit en parallèle sa propre carrière d'écrivain à Paris.

Leurs deux noms sont accolés à la littérature érotique. « Prises de position féministes », m'expliquent-elles en chœur. *Le désir comme catastrophe naturelle*, le recueil de nou-

velles que Claire Dé publiait en 89, était tissé de pages brûlantes. Certains passages d'*Un coeur qui craque* d'Anne Dandurand sont restés célèbres par leurs descriptions sexuelles. L'an dernier, Anne Dandurand faisait causer le tout Montréal en s'exhibant à poil en pleine *Bande des six*. Résultat : la gloire. « Une campagne de presse comme jamais. En temps normal, les livres, ça se vend pas. Je suis prête à tout pour faire connaître mon oeuvre », révèle-t-elle, suave.

Leurs deux recueils de nouvelles diffèrent du tout au tout. *Petites âmes sous ultimatum* trahit le perfectionnisme d'Anne Dandurand qui cherche en poète à traduire la musique des mots, figolant sans relâche. « J'écris par pure volupté », révèle-t-elle. Claire, de son côté, écrit « par nécessité vitale ». « C'est la misère des autres qui m'étouffe », dit-elle. Cette souffrance transparait dans les textes très noirs qu'elle nous livre. Les récits de son recueil

Chiens divers (et autres faits écrasés) puisent leur origine dans une série d'authentiques faits divers, tandis qu'Anne s'inspire des traits de caractère et des aventures des gens qu'elle fréquente.

Mais Anne en a assez de la nouvelle, vise une oeuvre de plus long souffle. À son chantier, une *novella* (longue nouvelle ou petit roman) l'histoire d'une femme habitée par une voix étrangère. Elle écrit aussi un roman sur la pauvreté. Claire travaille également à une *novella* à partir toujours d'un fait divers, l'histoire d'un criminel français qui sema ces dernières années la terreur dans le Périgord, lors des nuits de pleine lune. « Je veux interioriser le crime et ses motifs », profère-t-elle.

En attendant, l'une et l'autre profitent du lancement de leurs deux livres (dont les couvertures se ressemblent) pour vivre à temps plein et sous le même méridien les joies bicéphales (et pour nous complètement ésotériques) de la gémeité.

Une femme
ALICE PARIZEAU

Alice Parizeau
UNE FEMME

« C'est un texte bouleversant, autant par ce qu'il dit que par ce qu'il tait certainement : l'infiniment intime de la douleur. » « ...une femme, ses amours, son goût de l'action, sa passion pour la vie et ce don sublime de la vie qu'est la littérature, marge dans laquelle elle pouvait inscrire à sa guise ce qui résiste et dure, sa foi, son espérance. »

Réginald Martel, *La Presse*

480 pages 24,95\$

La littérature d'aujourd'hui **LEMÉAC**

Sous la direction de Maurice LEMIRE

La vie littéraire au Québec

Tome I : 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques

xx-500 pages, 35 illustrations, 45 \$

D'une approche théorique originale, cette histoire littéraire du Québec tente de cerner le fait littéraire, surtout par l'analyse du processus de production et de réception des œuvres

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Télé. (418) 656 3476

Jacques MATHIEU
et Jacques LACOURSIÈRE

Les mémoires québécoises

xiv-386 pages, 40 illustrations, 34,95 \$

Les collectivités retiennent et aménagent les faits d'hier. C'est à cette mémoire collective que les auteurs ont fait appel pour écrire une histoire de l'identité québécoise.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

L'INTELLIGENCE

naturelle

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire

PRIX DU FRANÇAIS EN INFORMATIQUE 1991

DOS

LOGIDISQUE

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version IBM PC et compatibles
84,95 \$

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire

WINDOWS!

LOGIDISQUE

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version WINDOWS
84,95 \$

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire

MAC

Version MACINTOSH
LOGIDISQUE

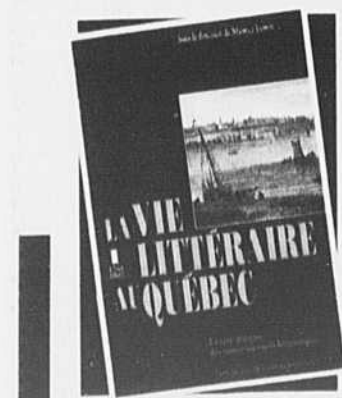
HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version MACINTOSH
84,95 \$

HUGO VERBES
Tous les verbes du français
Gauthier - Malka
IBM PC et compatibles
49,95 \$

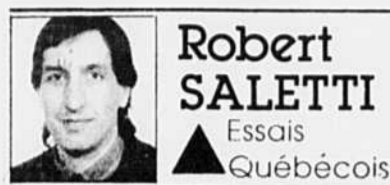
LOGIDISQUE

HUGO VERBES
Tous les verbes du français
Gauthier - Malka
IBM PC et compatibles
49,95 \$

LOGIDISQUE
C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182



À qui la loi profite ?



Robert SALETTI
Essais
▲ Québécois

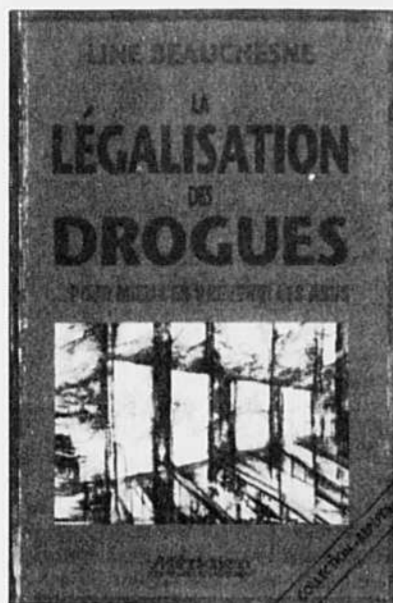
LA LÉGALISATION DES DROGUES

... pour mieux en prévenir les abus
Line Beauchesne
Méri dien, « Repères », 379 p.

LES FEUILLES « du cannabis » renferment un suc narcotique qui sert à la fabrication du haschich, substance que l'on mâche pour se procurer une espèce d'ivresse peuplée de rêves délicieux. Cette phrase n'est ni de Baudelaire ni d'Artaud, ni d'Apollinaire ni d'aucun de ces artistes en quête de fortes sensations esthétiques qui ont cru que la réalité devait être un peu moins réelle pour être plus vivable. Elle est du Frère Marie-Victorin, botaniste délicieux de la flore laurentienne. Même s'il y a une belle lurette que le haschich ne se mâche plus, voilà la preuve que l'esprit scientifique n'est pas imperméable au transport euphorique.

Dire que l'abus des drogues est un sujet chaud est un euphémisme. Hôte d'un congrès international sur la question, qui vient de se terminer, Montréal participe pleinement à une vaste campagne de sensibilisation contre ce que les tenants de la ligne dure juridico-policière considèrent comme le plus grand fléau à avoir frappé la terre depuis Sodome et Gomorrhe. Pendant que les pays pauvres s'engourdissent à grands coups de médicaments venus de l'Ouest, les experts voyagent et les maires palabrent.

Plus concrets, les policiers font de la prévention. Ils préviennent donc qu'on peut se fier à eux, qu'ils sont là comme un seul homme, entre deux cafés, anti-corps au virus social de la drogue. À côté des statistiques affolantes sur les toxicomanes, il y a celles impressionnantes sur les saisis records, les deux servant le



même type d'information panique. Il n'y a pas si longtemps, on parlait de guerre à la pauvreté; sous la houlette des États-Unis, les pays occidentaux ont aujourd'hui déclaré la guerre à la drogue. Statistiques et classifications à l'appui et à coups de renforcements négatifs. Comme le soulignent les anti-prohibitionnistes, il y a peut-être une autre solution...

La thèse de Line Beauchesne est claire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est simple. Elle est en fait basée sur la contestation d'un certain nombre de préjugés autour desquels s'articulent les interventions de nos forces de l'ordre et qui relèvent d'une connaissance altérée de la réalité humaine. Premier préjugé: la relation de cause à effet entre toxicomanie et criminalité. Même si plusieurs délits sont commis par des personnes ayant consommé des drogues illicites ou pour pouvoir le faire, tenir celles-ci pour seul et unique responsable de la hausse de la criminalité revient à faire de l'être humain un rat de laboratoire. La recherche du sentiment (illusoire, temporaire) de puissance que donne la drogue n'a pas de finalité criminelle en soi. Autrement, il faudrait discuter de tout ce qui se

commet sous le prétexte de l'ambition et de l'ascension sociale. Combien de crimes (petits et grands) sont perpétrés, pourtant, pour se procurer une voiture sport ou la dernière trouvaille technologique ?

Un deuxième préjugé à combattre est le lien fait habituellement entre toxicomanie et disponibilité des drogues. L'attitude prohibitionniste consiste à croire que l'exposition aux drogues entraîne l'abus, qu'il est dangereux de faire confiance à l'individu qui est un petit être veule et assoiffé d'expériences malsaines. Or, ce qui se passe actuellement, qui répète d'ailleurs ce qui s'est passé au début du siècle aux États-Unis avec l'alcool, prouve le contraire, la prohibition ne freine en rien la toxicomanie.

De même au Québec, l'accessibilité de l'alcool grâce au réseau des dépanneurs n'a pas provoqué d'augmentation de la consommation. En fait, selon Beauchesne, l'usage des drogues illicites est légèrement en déclin depuis une dizaine d'années ! Un troisième préjugé qui n'a aucun fondement rationnel pourrait s'appeler la théorie de l'escalade. Que presque tous les héroïnomanes aient consommé un jour ou l'autre de la marijuana n'explique pas que les millions de gens qui ont fumé un joint ou deux (ou trois...) sont des junkies en puissance.

Mais, davantage encore que les nombreux préjugés qui sont associés à la consommation de substances illicéges, ce qui laisse perplexé dans la situation actuelle — que les anti-prohibitionnistes n'ont pas encore réussi à transformer en véritable débat social, faute de tribunes favorables — est la fable proprement scientifique que les trois drogues les plus populaires en Occident sont... légales. La nocivité de l'alcool, de la nicotine et de la caféine n'a d'égalé en effet que le répit que trouvent dans leur consommation les esclaves de l'agenda que nous sommes et l'intérêt que trouvent dans leur production les multinationales. L'argumentation emporte ici

l'adhésion des polytoxicomanes légers qui peuplent nos sociétés : les lois actuelles n'ont aucune logique liée à la nocivité des drogues.

Si la méthode punitive de la criminalisation et la mentalité guerrière (à la base de certaines opérations de dépistage, par exemple) n'ont pas donné de résultats satisfaisants, n'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur notre législation et son application ? demande Line Beauchesne. Sans faire de la légalisation une fin en soi — une stratégie de légalisation des drogues doit s'inscrire dans le cadre de politiques de promotion de la santé —, d'autres scénarios doivent être envisagés, qui sont esquissés dans cet essai qui pose en filigrane la question : à qui la loi actuelle profite-t-elle ? Certainement pas à ceux qui souffrent de leur toxicomanie et qui n'ont pour recours que l'illégalité et la marginalité. Ni à ceux sans doute qu'attire ce sentiment de « gaspillage merveilleux de l'existence » (Walter Benjamin) que provoquent parfois les drogues douces. Distinguer entre plaisir et danger, plutôt qu'entre légalité et illégalité, est une voie plus sûre vers la responsabilité individuelle.

Il n'y a pas de vraies conclusions à la *Législation des drogues*. En face de la complexité du problème, il n'y a qu'une fin en forme de point d'interrogation. Dans ce point d'interrogation se jouent notre avenir (les jeunes étant les plus affectés par la situation actuelle) et celui de nos rapports avec les pays en voie de développement (maintenus dans l'esclavage économique par nos besoins et nos peurs). Le seul véritable défaut de ce livre réside dans l'abondance de sa documentation (600 notes en un peu plus de 250 pages) et la multitude des exemples, proches de la surdose. Malgré cela, l'argumentation ne manque jamais de clarté et l'administration de la preuve, d'à propos. Une criminologie met en cause, sommes-nous trop intoxiqués pour entendre ?

VITRINE ESSAIS/RECHERCHES

Clément Trudel

HISTOIRE DE LA DROITE ISRAÏÉLIENNE

Marius Schattner
Éditions Complexe
Bruxelles, 1991. 414 pages.

Menahem Begin, chef du Likoud, triomphe aux élections israéliennes de 1977. La droite prend les rênes, après 30 ans d'attente. Deux jours après son intronisation, Begin inaugure une colonie de peuplement et demande que l'on parle désormais de Judée-Samarie (non de Cisjordanie) et de territoires libérés plutôt qu'occupés. Begin, ex-terroriste du groupe *Irgoun*, a tenté de rassurer l'opinion internationale, mais... Le journaliste Marius Schattner, de l'AFP, nous explique le courant « révisionniste » du sionisme. Les groupes d'autodéfense formés en Ukraine et en Russie ne suffisaient que rarement à mettre en échec les pogromes annoncés, ce qui explique qu'un Zeev Jabotinsky (dont Begin est l'émule) pense tôt à une « armée juive » pour que le peuple se mette enfin debout, comme l'a voulu Herzl. Ben Gourion, dans les années trente, s'opposera au courant droitiste qui, selon lui, avale le meurtre politique ! En 1991, Shamir ne choque-t-il pas Bush en se portant à la défense d'actes « terroristes » ? Schattner nous fait le récit sur les désillusions, la clairvoyance ou les métamorphoses du sionisme dont l'un des adeptes, Abad Ha'am, se demandait (dès 1922) si « revenir à Sion pour profaner son sol en répandant du sang innocent... » satisfaisait vraiment une attente séculaire : « si l'arrivée du Messie doit prendre cette forme, je préfère qu'il s'abstienne ». Bonne toile de fond sur les réticences du régime israélien actuel à acquiescer à une conférence sur la paix qui affaiblirait les acquis d'Israël.

Marius Schattner

HISTOIRE DE LA DROITE ISRAÏÉLIENNE

De Jabotinsky à Shamir



QUESTIONS AU XX^ÈS

Texte inédit

UNE FRONTIÈRE DANS LA TÊTE

Préface d'Albert Desbiens
collectif de huit auteurs anglophones
Éditions Liber, 1991, 271 pages.

Russell Brown (Université de Toronto) et Seymour Martin Lipset (Université Stanford) : deux intellectuels qui, face au libre-échange, es-

◆ Combescot

jours du chou ! mais c'est pas possible, c'est la famille Jojo Lapin que ces gens-là ! », le Chinois, commissaire au bras long, le rabbin Schlomo, collectionneur de chignons, Henri Désiré Landru, Adolf Hitler (« comment croyez-vous que ce peintre du dimanche survivait à Vienne quand il n'avait pas trois frères en poche ? Comme tout le monde, il faisait le trottoir »), Pierrrot-le-Phoque, le Malach'amovez, Ange de la mort, Amédée, « forçat du bigoudi », un académicien catholique « en combinaison peau-de-pêche aux dentelles lacérées et en bas de soie couleur gazelle », une lionne amoureuse de son dompteur, tout un cirque, une vieille cousine morte d'épuisement sur la cuvette des cabinets, l'Archange de Dachau, l'aïeule Emma et son sigisbée Lolou, et le rédempteur, le même Marceau, qui, pour son âge, « remplissait déjà bien son pantalon, assez du moins pour se comporter en bon garçon avec les filles ». Et d'au-

La Ville de Montréal présente en collaboration avec
LE DEVOIR

Écrire, écrire au Québec

(Une série de rencontres littéraires animée par Nathalie Pérowski. Au programme : lectures, entretiens, échanges avec le public.)

ÉCRIRE LE THÉÂTRE

8 octobre Marie Laberge
15 octobre René-Daniel Dubois
22 octobre Jovette Marchessault

Renseignements :
Maison de la culture Rosemont
872-0081

Tous les mardis à 20h00
Lieu : Collège Jean-Eudes
3535, boul. Rosemont.
Veuillez-vous procurer un laissez-passer.



Ville de Montréal

saient de préciser si les Canadiens et les Américains sont différents, semblables, et pourquoi. Pas aisé, l'exercice, surtout que beaucoup insistent sur le caractère artificiel de la frontière. Brown trouve des auteurs canadiens « comparatistes », ou prompts à projeter dans leur imaginaire leur souci de se démarquer, de prouver leur caractère distinct, en s'échappant parfois dans l'ironie (il est ici question des Atwood, Munro, Cohen, Richler, Layton, Leacock, MacLuhan, Davis, etc.). Lipset conclut que les principes directeurs ayant modelé ces deux « nations » sont de toute évidence différents, que le Canada devient moins élitiste qu'il ne l'était il y a deux décennies. Le préfacier souhaite ni plus ni moins que cette fresque sur l'adaptation « entre amis » canadiens et américains aide les Québécois à situer la place du Québec dans l'Amérique.

CONTRIBUTION À LA RÉFLEXION BIOÉTHIQUE

Dialogue France-Québec
sous la direction de Guy Durand
et Catherine Perrotin
Éditions Fides, 1991, 315 pages.

Québécois et Français de plusieurs disciplines ont participé aux trois-trois Entretiens Jacques-Cartier, à Lyon (décembre 1989). Les actes de cette rencontre tenue dans une université catholique témoignent du souci de philosophes, médecins, théologiens et sociologues de pousser plus à fond la réflexion bioéthique et de fournir le plus d'éléments possible à ceux qui prennent des décisions... qui ne relèvent pas toujours des seuls scientifiques. L'acharnement thérapeutique, les comités d'éthique dans les hôpitaux, la portée d'analyses prénatales qui peuvent, par exemple, déceler la présence d'un foetus atteint de trisomie 21 (mongole), la congélation d'embryon et les NTR, voilà autant de questions déconcertantes. Guy Durand n'hésite pas à légitimer l'expérimentation en médecine, il souligne néanmoins maints dangers qui peuvent vicier ce courant de « progrès ». Un livre qui s'interroge sur le courage (ou pas) de s'élever contre les manquements à l'éthique lorsqu'ils se produisent.

LE DROIT ET LES SYNDICATS

Pierre Verge et Gregor Murray
Presses de l'Université Laval, 1991, 500 pages.

Il y avait en 1989 environ 8000 conventions collectives en vigueur au Québec, leur contenu liait près de 1,2 million de salariés. Deux professeurs de Laval esquissent ici un survol de la situation actuelle de ce syndicalisme pluraliste au Québec. Le livre pose les balises de la liberté syndicale et de l'absence d'entrave » de l'Etat. Il touche à la complexité structurelle du syndicalisme, à son degré de représentativité, aux responsabilités qui découlent du type d'action choisie (action conflictuelle ou participative, action politique directe ou indirecte). Texte qui cerne une réalité « multiforme et évolutive » dans un contexte démocratique qui autorise certaines remises en question de l'action syndicale traditionnelle.

Péril en la demeure

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

Gilles Deleuze et Félix Guattari
Éditions de Minuit, 1991, 206 pages
Heinz Weinmann

ON CROYAIT qu'ils s'étaient séparés pour de bon, que chacun, après *l'Anti-Oedipe* (1972) et *Mille Plateaux* (1980), allait continuer sa route. D'autant plus que le collectivisme politique et culturel, la « création collective » c'est chose du passé à l'heure de l'individualisme triomphant.

Surprise, voilà que les deux « larons épistémiques » se sont retrouvés encore une fois pour un cinquième ouvrage commun, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Car l'heure est grave. Fini le temps de la « rigolade », des « happenings philosophiques ». L'Anti-Oedipe ou chacun à qui mieux mieux lançait sa bombe Anti contre Le Système (philosophique, politique, économique...). Fini également le temps du bricolage intellectuel insouciant, du « gai savoir » de *Mille Plateaux*, accompagné d'un rire nietzschéen.

Aujourd'hui, il y a un péril en la demeure dans la demeure philosophique. Depuis quelque temps déjà, la « philosophie » est devenue un caravansérail où tout se vend à vil prix, un ramassis de palabres creux. Plus précisément, Deleuze-Guattari relèvent deux dangers qui menacent la philosophie contemporaine dans son être même.

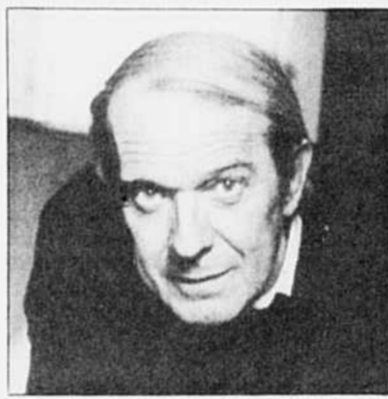
Le premier danger, c'est que la philosophie soit prise au piège de la *doxa*, de l'opinion que les « philosophes » et leur public se font d'elle. « Philosophie », le mot n'évoque-t-il

pas automatiquement « réflexion, pensée, raisonnement, sagesse, contemplation » ? Lieux communs stériles que tout cela, répondent Deleuze-Guattari en les balayant du revers de la main, puisqu'ils n'ont rien à voir avec ce que la philosophie est dans son essence.

Enfin le deuxième danger, c'est que la philosophie se réduise à l'archi-doxa qui sature notre époque de fond en comble : la communication. « On va discuter un peu », phrase qui pour d'aucuns incarne la philosophie même, constitue pour Deleuze-Guattari son épouvantail chassant tout net la *philo-sophia*. « Le philosophe a fort peu le goût de discuter. Tout philosophe s'enfuit quand il entend la phrase : on va discuter un peu. Rien n'est donc plus faux que de se représenter la philosophie comme une « perpétuelle discussion » sous l'enseigne d'une « rationalité communicationnelle » (Habermas) ou d'une « conversation démocratique universelle » (Rorty).

Comme s'il n'avait pas suffi qu'une certaine philosophie ne soit que du vent — *flatus vocis* —, des roublards métissés de lombards ont eu l'idée « géniale » de vendre ce vent lors d'un marketing « philosophique » où la « vérité » se transige au plus offrant. Vivement la philo cotée à la Bourse, comme ça on pourra suivre tous les jours ses hausses et ses baisses !

Si la philosophie n'est ni réflexion ni communication, qu'est-ce qu'elle est donc ? C'est précisément à cette question que répond ce livre. La seule et unique tâche de la philosophie, c'est de créer des concepts. D'emblée, Deleuze-Guattari invoquent Nietzsche, ce champion de la création conceptuelle moderne :



Gilles Deleuze

« Les philosophes ne doivent plus se contenter d'accepter les concepts qu'on leur donne, pour seulement les nettoyer et les faire reluire, mais il faut qu'ils recommencent par le fabriquer, les créer, les poser et persuader les hommes à y recourir. » Une fois la « création de concepts » reconnue comme définition de la philosophie, tous ceux qui n'en créent pas, cessent donc d'en être. On mettrait ainsi fin à cette fraude intellectuelle par laquelle des enseignants en philosophie — si ce ne sont pas des « marchands d'idées » —, s'arrogent le titre de *philosophes*. Quel professeur de poésie ou de théâtre oserait s'attribuer le titre de poète ou de dramaturge ?

Créer des concepts ne signifie nullement qu'on jette le bébé avec le bain philosophique, que les concepts de Platon, de Descartes, de Kant ou de Hegel deviennent caduques. Bien au contraire. Par des condensés d'une extrême concentration appelés *Exemples*, Deleuze-Guattari montrent comment les concepts peuvent toujours être réactivés aujourd'hui. Or, la philosophie, la véritable, ne saurait se réduire à ne faire, au mieux, que de l'histoire de la philo-

sophie, au pire, singer aveuglément d'anciens concepts. « Quelle est la meilleure manière de suivre les grands philosophes, répéter ce qu'ils ont dit ou bien faire ce qu'ils ont fait, c'est-à-dire créer des concepts pour des problèmes qui changent nécessairement ? »

C'est cette activité créatrice de concepts qui fait que la philosophie ne reste pas collée au passé, mais se branche résolument sur l'avenir, se muant par là en force « révolutionnaire », « utopique ». Elle correspond précisément au titre de Samuel Butler, *Erewhon : no-where* (nulle part) et *now-here* (ci-maintenant). Insérée dans son temps, la philosophie, celle qui crée des concepts, est un ferment qui changera, révolutionnera ce temps. On le voit, les deux anciens soixante-huitards n'ont pas tourné leur veste « révolutionnaire » sous prétexte que la « révolution » n'est plus une denrée très demandée sur le marché des « idées ».

Mais l'essentiel du propos de Deleuze-Guattari consiste à déterminer comment se distribuent les trois modes de connaissance, en tant qu'approches du monde et en tant que sciences de la cognition : savoir philosophique par concepts, savoir scientifique par fonctions et savoir esthétique par affects et percepts. Si Deleuze-Guattari balisent bien les trois champs, à notre avis, ils n'insistent pas assez (juste dans une brève conclusion *Du chaos au cerveau*) sur leur nécessaire interaction. Car la philosophie, les mathématiques, l'art contemporain ne suivent-ils pas un même sentier étroit, guettés, d'un côté, par le chaos qui risque de les dissoudre, de l'autre, par une *doxa*, une tradition, des « lois » qui risquent de les pétrifier ? Joivent la belle expression de James Joyce, ils constituent tous les trois un *chaosmos*.

LIBERTÉ aux Indiens

Les Indiens du Québec prennent la parole

Depuis peu, le Québec parle beaucoup de ses Indiens. Mais les écoute-t-il parler, eux ?

Seize auteurs contemporains (dont le groupe Kashtin, Bernard Cleary, Bernard Assinivi, Georges Sioui, Yves Sioui-Durand), représentant presque tous les peuples autochtones du Québec, nous invitent à partager leurs idées, leurs désirs et leurs rêves.

Ce numéro spécial double de *Liberté* donne la parole aux Amérindiens, à leurs poètes, dramaturges, essayistes et conteurs. Car la littérature amérindienne existe. Jusqu'à hier elle s'exprimait de façon orale. Mais à présent elle s'imprime et se publie.

À leur manière, ces auteurs témoignent de la résistance que leur peuple sut opposer aux diverses tentatives d'assimilation qui ne furent pas l'effet du hasard, mais d'une politique de destruction des cultures autochtones aussi caractéristique du Canada que l'apartheid l'est de l'Afrique du Sud.

Réunis par Pierre Turgeon, ces textes forment une sorte d'anthologie de la littérature amérindienne au Québec. Il s'agit d'une première. Il était temps.

LIBERTÉ 196-197

255 pages
9,50\$

disponible en librairie

Salon du livre Ancien Montréal

SAMEDI ET DIMANCHE LES 5 ET 6 OCTOBRE, DE 12H À 18H
HÔTEL MARITIME : 1155, RUE GUY (COIN RENÉ-LÉVESQUE)
admission : 3,00\$ la journée, 5,00\$ les deux jours

PARAINTE PAR LA CONFÉRIÉ DE LA LIBRAIRIE ANCIENNE DU QUÉBEC



GRAND CHOIX DE LIVRES ÉPUIÉS ET RARES,
ILLUSTRÉS, PREMIÈRES ÉDITIONS, BELLES RELIURES,
CARTES, ESTAMPES

Livres

Comment se souvenir de sa vie si on n'en classe pas le désordre?



LA DÉRIVE DES SENTIMENTS

Yves Simon
Paris, 1991, Grasset
262 pages.

CETTE INTERROGATION apparaît comme le projet initial du dernier roman d'Yves Simon. On la trouve à la page 143 de *La dérive des sentiments*, septième roman de l'auteur du *Voyageur magnifique* (prix des Libraires en 1988) et de *Jours ordinaires*, ce recueil de notations qui n'était ni un poème ni un roman mais qui tenait des deux et qui m'avait fort séduit, il y a trois ans.

article s'adresse aux lecteurs du Québec, qu'Yves Simon n'est pas « cet inconnu en France » comme l'affirmait l'un de ses compatriotes, frère du chanteur Renaud, en refusant le verdict du jury dont Simon, qui est aussi compositeur de chansons, fut le président au dernier Festival d'été de la ville de Québec. En tout cas, le très beau livre qu'il nous donne cet automne a tout ce qu'il faut pour lui faire quitter la marginalité où le cantonnait injustement un festivalier hargneux et déçu.

Un roman de notre temps, sans doute, où l'on ne se contente pas de raconter une, ou plusieurs histoires, un roman qui parle autant de littérature qu'il n'en donne à lire. « D'ailleurs, prétend le narrateur, le nom de l'auteur a peu d'importance au regard du temps. L'essentiel, ce sont les mots qui ont été serties, rassemblés, pour voyager contre la mort et résister au gel, aux bombes, aux épidémies. Même les pires

dictateurs ne sont jamais parvenue à faire saisir *Don Quichotte* pour le jeter définitivement, lesté de dix kilos de béton, au fond de l'eau. Les livres résistent au temps et aux tempêtes comme les rives de la mer ».

Appréciation juste, et combien modeste, de l'oeuvre littéraire. Celle de Simon « résistera-t-elle », comme il le souhaite implicitement, aux tempêtes de la fin de ce siècle ? Comme il faut donner du temps... au temps, la postérité — quel mot pompeux que récuserait sans doute Yves Simon ! — en décidera. Mais comme le romancier imagine les livres comme « des cercueils de verre où on pourrait voir, compressés à l'intérieur des villes, des paysans russes, des visages féminins qui se reflètent dans des miroirs vénitiens, des chauffeurs gantés, la chambre de pénombre d'une belle endormie... » Il y a des chances pour que son propre cercueil on ait le goût de l'ouvrir,

dans un an, dans 10 ans. Pour n'y pas le trouver, puisqu'il n'y aurait qu'un absent dans le cercueil de verre, l'auteur, mort depuis longtemps, vaincu par la pesanteur de son corps, alors qu'il ait su comment traverser le temps avec seulement une langue, un style et quelques émotions ».

Si l'on estime le plaisir que nous donne un livre à l'irrépressible envie d'en citer de nombreux passages, *La dérive des sentiments*, on le voit déjà, m'a donné beaucoup de plaisir. Mais, en outre, il m'a offert de beaux personnages : un vieil écrivain, appelé Kaspar George Becker (KGB... on appréciera le sigle ironique) dont on nous apprend la mort, aux premières pages, mais qui traversera tous les épisodes du roman, par le souvenir qu'en garde le narrateur, et surtout par leur goût partagé pour le roman d'Albert Cohen *Belle du Seigneur*; un couple incertain, Simon et Marianne, logé symboliquement à l'hôtel des Passagers, avant de disparaître sans

laisser de traces; une certaine Rosa, étrangère, qu'on peut rencontrer au Bar de l'Oubli, et d'autres encore qu'on croise dans les couloirs de la Résidence de l'Espérance (autre clin d'oeil à l'immortel naufragé, Robinson Crusoe)...

C'est évidemment plus que temps d'évoquer le très beau titre de ce roman. En discourant sur la fin de l'histoire (avec un grand H), Kaspar George Becker évoque les exclus, « tant la machine-monde à fabriquer de l'histoire leur apparaît dissociée de leur vie, lointaine, exotique, étrangère. Le malheur pour eux (...) est qu'ils n'ont aucune technique pour entrer dans le monde, même local, qui est le leur... — Où se trouvent-ils alors ? demande Nora, l'une de ces personnes déplacées, une de ces excluses de l'histoire. — À la dérive ! Perdus leurs sentiments, leurs connaissances ou la capacité à capter des séquences de bonheur ou des séquences de

malheur... » Plus loin, la référence indispensable viendra, bien sûr. En évoquant une femme aimée, le narrateur, qui n'est pas toujours présent dans le roman mais qui personifie évidemment l'auteur, dit qu'elle était dans son souvenir identique à cette carte ancienne de l'Amérique, perdue au milieu des océans. Une image qui nous situe vaguement un continent, alors que l'on sait bien qu'ils dérivent, qu'ils s'écartent les uns des autres depuis des siècles sans que personne s'aperçoive de rien... On voudrait continuer à vanter le dernier roman d'Yves Simon. Sans trahir ni le ton ni la tristesse inhérente à cette dérive des sentiments. Un roman qui marquera, un peu bien le croire, d'une pierre blanche l'automne romanesque parisien... ou germanopratin!

Mille et un maléfices de Venise

L'ÎLE ENCHANTÉE

Eduardo Mendoza
Seuil, 1991, 301 pages

Francine Bordeleau

J'IGNORE s'il existe dans la littérature espagnole un filon vénitien comme on en trouve notamment en France (avec Proust, Paul Morand, Giono) et en Allemagne (Thomas Mann, est-il besoin de le rappeler, nous en a donné le plus sublime exemple). En tout cas, Mendoza, qui nous avait tracé un mordant portrait de Barcelone, sa ville natale, avec *La Ville des prodiges*, a décidé de s'attaquer à la Cité des Doges. Le thème est de toute évidence usé jusqu'à la corde, mais peut-être certains écrivains sont-ils capables de le renouveler. Il y a quelques années, Fruttero & Lucentini ont après tout, avec *L'Amant sans domicile fixe*, assez bien réussi l'exercice.

Mendoza, lui, nous fait voir Venise par les yeux de Fabregas, un industriel de Barcelone. En pleine crise existentielle, le Fabregas : « Réver. Au fond, toute ma vie, je n'ai su faire que ça : rêver », se dit notre industriel dès la première ligne de *L'île*

enchanted. Ce rêveur envoie balader une entreprise qu'il est las de diriger et une fantomatique maîtresse, et s'installe à Venise.

Au début, la célèbre Cité ne lui réussit guère. Le temps est pluvieux, Fabregas est grippé et insomniaque, des cauchemars l'assaillent. Voilà qui ne s'annonce pas très gai sauf qu'il croise bientôt, pour notre plus grand plaisir, une foule d'étranges personnages : malfrats à la fois clownesques et inquiétants, pèlerins adeptes de cultes ridicules ou insolites, valets d'hôtel et garçons de café plus que bizarres.

Il y a, comme on dit, un climat. Venise la romantique, Venise l'enchanteuse fait subitement place à un univers décadent où les restaurateurs exaspérés servent aux bataillons de touristes de la viande et du poisson avariés, où des cadavres nus flottent à la surface des canaux, où les jeunes femmes qui s'égarent malencontreusement sont derechef violées et expédiées dans les bordels de Malaisie, du Pakistan ou du Paraguay. Par la plume de Mendoza, Venise, revisitée par les esprits de Dali, Goya et Bunuel, rien de moins, devient cauchemardesque à souhait et on se dit, en enfonçant toujours un peu plus dans cette décadence, que des liens nous avaient échappé, que nous avions oublié de confronter les fastes vénitiens au sombre imaginaire espagnol.

Tout cela était bel et bon, mais il a fallu que Mendoza dérape. Fabregas devrait fuir cette ville en perdition. Qu'est-ce qui l'en empêche ? La belle Maria Clara voyons, mystérieuse et fuyante à souhait, réapparaissant chaque fois que Fabregas décide de partir. On est tellement proche du thème de *Mort à Venise* que je suis presque gênée de vous le souligner. Mais, Maria Clara n'est vraiment pas Tazdio. Les personnages de cette histoire, à commencer par Fabregas,



son du reste sans consistance, pour ne pas dire sans intérêt; quant à l'intrigue, dont l'essentiel se résume aux caprices de Maria Clara et aux atterroissements de Fabregas, elle est extrêmement ténue. Tellement ténue que Mendoza s'acharne à la pimenter d'anecdotes. Fabregas rencontre-t-il un personnage que celui-ci se met à raconter une interminable histoire sur un saint, un culte ou un ancêtre. Les premières fois, c'est amusant,



Eduardo Mendoza

ensuite, le lecteur s'égare, fatigue et s'ennuie d'autant plus que la logique de ce procédé lui échappe complètement. Quel gaspillage ! La matière semblait belle et prometteuse, l'imagination, fertile, le talent, indéfectible. Comment cette île enchantée s'est-elle transformée en un incommensurable salmigondis de digressions inabouties ? Puisqu'il invoque aussi l'esprit de ce personnage léger et brillant,

Mendoza, ici victime des maléfices de la Sérénissime, aurait peut-être dû penser davantage que Venise fut également la ville de Casanova. Espérons seulement que ce cinquième roman de l'écrivain espagnol ne soit qu'une malheureuse erreur de parcours. Qui a lu *La Ville des prodiges* (récit écrit dans la plus pure tradition picaresque, réédité dans la collection *Points*) sera ici cruellement et amèrement déçu.



SCIENCE & VIE

- **VIVRE SUR MARS**
Ce gigantesque projet est étudié très sérieusement en Arizona
- **NON, la vitesse sur la route ne tue pas**
- **ANIMAUX DE LABORATOIRE, ce qu'on ne dit jamais**

OFFRE SPÉCIALE
Votre marchand de journaux vous offre avec votre Science & Vie

un numéro gratuit de



En vente maintenant!

NOUVEAUTÉS VLB

<p>Dany Laferrière L'ODEUR DU CAFÉ Ou une enfance haïtienne. L'auteur nous fait revivre cet été particulier où un enfant de dix ans fait l'apprentissage de la vie aux côtés de sa grand-mère. 200 pages — 15,95 \$</p>	<p>Jacques Côté LES TOURS DE LONDRES Un roman rimé, drôle et touchant, qui parle du fragile équilibre du désir. Par l'auteur de <i>Les montagnes russes</i>. 123 pages — 14,95 \$</p>	<p>François Piazza LES VALSEUSES DU PLATEAU MONT-ROYAL De l'amour aveugle à la baisse-secours, en passant par l'orgasme de Charlotte, l'auteur réinvente, sur un mode humoristique, l'obscur objet du désir. 135 pages — 16,95 \$</p>
--	--	--

en librairie dès lundi **Paroles de chansons de Richard Desjardins**

en vente chez votre libraire

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

GUÉRIN

l'éditeur qui édite

SYLVAIN RIVIÈRE

LE BON DIEU EN CULOTT DE V'LOURS

Montréal, Guérin, 1991
294 pages
15,1 cm x 22,7 cm

Symphonie des sens et des odeurs de mer où Rivière jongle avec les mots comme un pêcheur avec les tempêtes.

Chaque histoire se veut un brin de folie tentant de secouer l'indifférence de la langue. Les personnages sont toujours dans l'attente d'un rêve illusoire, accrochés à l'identité d'un peuple qui existe là-bas; le long de la baie des Chaleurs, entre notes noires et canne blanche.

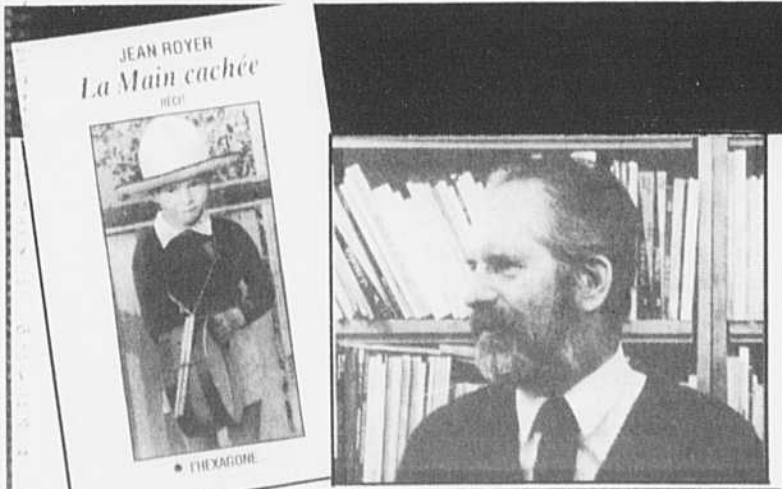
Qu'on ait les deux pieds de chaque, côté de l'Atlantique ou qu'on ait marié le vent sur la mer et qu'on veuille y rester fidèle, il n'en reste pas moins que dans ce recueil de nouvelles, des images pleines de liberté et de tendresse vagabondent avec le vent. Et c'est avec volupté que les paragraphes se bousculent et que les mots, remplis des couleurs de l'arc-en-ciel, frayent avec la magie de la poésie.

Tour à tour poète, écrivain, auteur de chansons et de monologues, journaliste et dramaturge, Sylvain Rivière est né en 1955 à Carleton en Gaspésie.

À travers son œuvre, il privilégie constamment les marginaux auquel il s'identifie, de bonne grâce, avec beaucoup d'attachement et d'originalité.

LE BON DIEU EN CULOTT DE V'LOURS est son quatorzième ouvrage et il semble bien que ce soit loin d'être le dernier.

Distributeur exclusif: ADP
523-1182



LA MAIN CACHÉE, UN RÉCIT DE JEAN ROYER

Une enfance québécoise d'avant la Révolution tranquille. Un récit qui retrace, avec une douce ironie, les chemins de l'apprentissage affectif. Les figures de l'amour mais aussi la littérature comme façon de vivre. Un livre impudique mais tendre.

116 pages — 14,95 \$

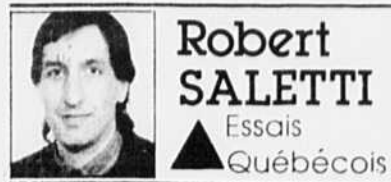


lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Maintenant en librairie

Le plaisir des Livres

À qui la loi profite ?



Robert SALETTI
Essais
Québécois

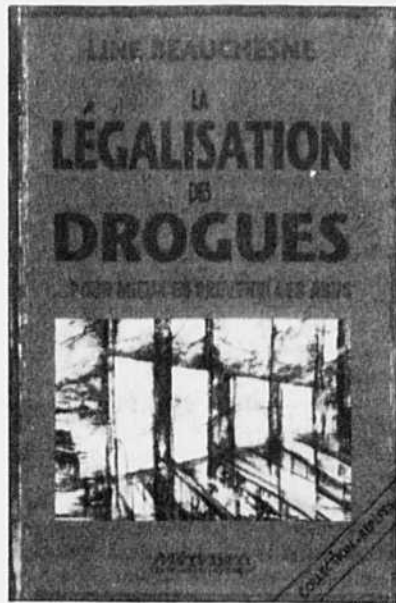
LA LÉGALISATION DES DROGUES

... pour mieux en prévenir les abus
Line Beauchesne
Méridien, « Repères », 379 p.

LES FEUILLES « du cannabis » renferment un suc narcotique qui sert à la fabrication du haschich, substance que l'on mâche pour se procurer une espèce d'ivresse peuplée de rêves délicieux. Cette phrase n'est ni de Baudelaire ni d'Artaud, ni d'Apollinaire ni d'aucun de ces artistes en quête de fortes sensations esthétiques qui ont cru que la réalité devait être un peu moins réelle pour être plus vivable. Elle est du Frère Marie-Victorin, botaniste délicieux de la flore laurentienne. Même s'il y a belle lurette que le haschich ne se mâche plus, voilà la preuve que l'esprit scientifique n'est pas imperméable au transport euphorique.

Dire que l'abus des drogues est un sujet chaud est un euphémisme. Hôte d'un congrès international sur la question, qui vient de se terminer, Montréal participe pleinement à une vaste campagne de sensibilisation contre ce que les tenants de la ligne dure juridico-policière considèrent comme le plus grand fléau à avoir frappé la terre depuis Sodome et Gomorrhe. Pendant que les pays pauvres s'engourdissent à grands coups de médicaments venus de l'Ouest, les experts voyagent et les maires palabrent.

Plus concrets, les policiers font de la prévention. Ils préviennent donc qu'on peut se fier à eux, qu'ils sont là comme un seul homme, entre deux cafés, anti-corps au virus social de la drogue. À côté des statistiques affolantes sur les toxicomanes, il y a ces impressions sur les saisis records, les deux servant le



même type d'information panique. Il n'y a pas si longtemps, on parlait de guerre à la pauvreté; sous la houlette des États-Unis, les pays occidentaux ont aujourd'hui déclaré la guerre à la drogue. Statistiques et classifications à l'appui et à coups de renforcements négatifs. Comme le soulignent les anti-prohibitionnistes, il y a peut-être une autre solution...

La thèse de Line Beauchesne est claire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est simple. Elle est en fait basée sur la contestation d'un certain nombre de préjugés autour desquels s'articulent les interventions de nos forces de l'ordre et qui relèvent d'une connaissance altérée de la réalité humaine. Premier préjugé: la relation de cause à effet entre toxicomanie et criminalité. Même si plusieurs délits sont commis par des personnes ayant consommé des drogues illicites ou pour pouvoir le faire, tenir celles-ci pour seul et unique responsable de la hausse de la criminalité revient à faire de l'être humain un rat de laboratoire. La recherche du sentiment (illusoire, temporaire) de puissance que donne la drogue n'a pas de finalité criminelle en soi. Autrement, il faudrait discuter de tout ce qui se

commet sous le prétexte de l'ambition et de l'ascension sociale. Combien de crimes (petits et grands) sont perpétrés, pourtant, pour se procurer une voiture sport ou la dernière trouvaille technologique ?

Un deuxième préjugé à combattre est le lien fait habituellement entre toxicomanie et disponibilité des drogues. L'attitude prohibitionniste consiste à croire que l'exposition aux drogues entraîne l'abus, qu'il est dangereux de faire confiance à l'individu qui est un petit être veule et assoiffé d'expériences malsaines. Or, ce qui se passe actuellement, qui répète d'ailleurs ce qui s'est passé au début du siècle aux États-Unis avec l'alcool, prouve le contraire, la prohibition ne freine en rien la toxicomanie.

De même au Québec, l'accessibilité de l'alcool grâce au réseau des dépanneurs n'a pas provoqué d'augmentation de la consommation. En fait, selon Beauchesne, l'usage des drogues illicites est légèrement en déclin depuis une dizaine d'années ! Un troisième préjugé qui n'a aucun fondement rationnel pourrait s'appeler la théorie de l'escalade. Que presque tous les héroïnomanes aient consommé un jour ou l'autre de la marijuana n'explique pas que les millions de gens qui ont fumé un joint ou deux (ou trois...) sont des junkies en puissance.

Mais, davantage encore que les nombreux préjugés qui sont associés à la consommation de substances illicites, ce qui laisse perplexes dans la situation actuelle — que les anti-prohibitionnistes n'ont pas encore réussi à transformer en véritable débat social, faute de tribunes favorables — est le fait proprement scientifique que les trois drogues les plus populaires en Occident sont... légales. La nocivité de l'alcool, de la nicotine et de la caféine n'a d'égalé en effet que le répit que trouvent dans leur consommation les esclaves de l'agenda que nous sommes et l'intérêt que trouvent dans leur production les multinationales. L'argumentation emporte ici

l'adhésion des polytoxicomanes légers qui peuplent nos sociétés: les lois actuelles n'ont aucune logique reliée à la nocivité des drogues.

Si la méthode punitive de la criminalisation et la mentalité guerrière (à la base de certaines opérations de dépistage, par exemple) n'ont pas donné de résultats satisfaisants, n'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur notre législation et son application ? demande Line Beauchesne. Sans faire de la légalisation une fin en soi — « une stratégie de légalisation des drogues doit s'inscrire dans le cadre de politiques de promotion de la santé » —, d'autres scénarios doivent être envisagés, qui sont esquissés dans cet essai qui pose en filigrane la question: à qui la loi actuelle profite-t-elle ? Certainement pas à ceux qui souffrent de leur toxicomanie et qui n'ont pour recours que l'illégalité et la marginalité. Ni à ceux sans doute qu'attire ce sentiment de « gaspillage merveilleux de l'existence » (Walter Benjamin) que provoquent parfois les drogues douces. Distinguer entre plaisir et danger, plutôt qu'entre légalité et illégalité, est une voie plus sûre vers la responsabilité individuelle.

Il n'y a pas de vraies conclusions à la *Légalisation des drogues*. En face de la complexité du problème, il n'y a qu'une fin en forme de point d'interrogation. Dans ce point d'interrogation se jouent notre avenir (les jeunes étant les plus affectés par la situation actuelle) et celui de nos rapports avec les pays en voie de développement (maintenus dans l'esclavage économique par nos besoins et nos peurs). Le seul véritable défaut de ce livre réside dans l'abondance de sa documentation (600 notes en un peu plus de 250 pages) et la multitude des exemples, proches de la surdose. Malgré cela, l'argumentation ne manque jamais de clarté et l'administration de la preuve, d'a propos. Une criminologue met en cause, sommes-nous trop intoxiqués pour entendre ?

VITRINE ESSAIS/RECHERCHES

Clément Trudel

HISTOIRE DE LA DROITE ISRAËLIENNE

Marius Schattner
Éditions Complexe
Bruxelles, 1991, 414 pages.

Menahem Begin, chef du Likoud, triomphe aux élections israéliennes de 1977. La droite prend les rênes, après 30 ans d'attente. Deux jours après son intronisation, Begin inaugure une colonie de peuplement et demande que l'on parle désormais de Judée-Samarie (non de Cisjordanie) et de territoires libérés plutôt qu'occupés. Begin, ex-terroriste du groupe *Irgoun*, a tenté de rassurer l'opinion internationale, mais... Le journaliste Marius Schattner, de l'AFP, nous explique le courant « révisionniste » du sionisme. Les groupes d'autodéfense formés en Ukraine et en Russie ne suffisaient que rarement à mettre en échec les pogromes annoncés, ce qui explique qu'un Zeev Jabotinsky (dont Begin est l'émule) pense tôt à une « armée juive » pour que le peuple se mette enfin debout, comme l'a voulu Herzl. Ben Gourion, dans les années trente, s'opposera au courant droitiste qui, selon lui, avale le meurtre politique ! En 1991, Shamir ne choque-t-il pas Bush en se portant à la défense d'actes « terroristes » ? Schattner nous fait le récit sur les désillusions, la clairvoyance ou les métamorphoses du sionisme dont l'un des adeptes, Abad Ha'am, se demandait (dès 1922) si « revenir à Sion pour profaner son sol en répandant du sang innocent... » satisfaisait vraiment une attente séculaire: « si l'arrivée du Messie doit prendre cette forme, je préfère qu'il s'abstienne ». Bonne toile de fond sur les réticences du régime israélien actuel à acquiescer à une conférence sur la paix qui affaiblirait les acquis d'Israël.

Marius Schattner

HISTOIRE DE LA DROITE ISRAËLIENNE

De Jabotinsky à Shamir



QUESTIONS AU XXÈS

Texte inédit

UNE FRONTIÈRE DANS LA TÊTE

Préface d'Albert Desbiens
collectif de huit auteurs anglophones
Éditions Liber, 1991, 271 pages.

Russell Brown (Université de Toronto) et Seymour Martin Lipset (Université Stanford): deux intellectuels qui, face au libre-échange, es-

saient de préciser si les Canadiens et les Américains sont différents, semblables, et pourquoi. Pas aisé, l'exercice, surtout que beaucoup insistent sur le caractère artificiel de la frontière. Brown trouve des auteurs canadiens « comparatistes », ou prompts à projeter dans leur imagination leur souci de démarquer, de prouver leur caractère distinct, en s'échappant parfois dans l'ironie (il est ici question des Atwood, Munro, Cohen, Richler, Layton, Leacock, MacLuhan, Davis, etc.). Lipset conclut que les principes directeurs ayant modelé ces deux « nations » sont de toute évidence différents, que le Canada devient moins élitiste qu'il ne l'était il y a deux décennies. Le préfacier souhaite ni plus ni moins que cette fresque sur l'adaptation « entre amis » canadiens et américains aide les Québécois à situer la place du Québec dans l'Amérique.

CONTRIBUTION À LA RÉFLEXION BIOÉTHIQUE

Dialogue France-Québec
sous la direction de Guy Durand
et Catherine Perrotin
Éditions Fides, 1991, 315 pages.

Québécois et Français de plusieurs disciplines ont participé aux trois dernières Entretiens Jacques-Cartier, à Lyon (décembre 1989). Les actes de cette rencontre tenue dans une université catholique témoignent du souci de philosophes, médecins, théologiens et sociologues de pousser plus à fond la réflexion bioéthique et de fournir le plus d'éléments possible à ceux qui prennent des décisions... qui ne relèvent pas toujours des seuls scientifiques. L'acharnement thérapeutique, les comités d'éthique dans les hôpitaux, la portée d'analyses prénatales qui peuvent, par exemple, déceler la présence d'un foetus atteint de trisomie 21 (mongole), la congélation d'embryon et les NTR, voilà autant de questions déconcertantes. Guy Durand n'hésite pas à légitimer l'expérimentation en médecine, il souligne néanmoins maints dangers qui peuvent vicier ce courant de « progrès ». Un livre qui s'interroge sur le courage (ou pas) de s'élever contre les manquements à l'éthique lorsqu'ils se produisent.

LE DROIT ET LES SYNDICATS

Pierre Verge et Gregor Murray
Presses de l'Université Laval, 1991, 500 pages.

Il y avait en 1989 environ 8000 conventions collectives en vigueur au Québec; leur contenu liait près de 1,2 million de salariés. Deux professeurs de Laval esquissent ici un survol de la situation actuelle de ce syndicalisme pluraliste au Québec. Le livre pose les balises de la liberté syndicale et de l'absence d'entrave « de l'État. Il touche à la complexité structurelle du syndicalisme, à son degré de représentativité, aux responsabilités qui découlent du type d'action choisie (action conflictuelle ou participative, action politique directe ou indirecte). Texte qui cerne une réalité « multiforme et évolutive » dans un contexte démocratique qui autorise certaines remises en question de l'action syndicale traditionnelle.

Péril en la demeure

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

Gilles Deleuze et Félix Guattari
Éditions de Minuit, 1991, 206 pages
Heinz Weinmann

ON CROYAIT qu'ils s'étaient séparés pour de bon, que chacun, après *l'Anti-Oedipe* (1972) et *Mille Plateaux* (1980), allait continuer sa route. D'autant plus que le collectivisme politique et culturel, la « création collective » c'est chose du passé à l'heure de l'individualisme triomphant.

Surprise, voilà que les deux « larons épistémiques » se sont retrouvés encore une fois pour un cinquième ouvrage commun, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Car l'heure est grave. Fini le temps de la « rigolade », des « happenings philosophiques », l'*Anti-Oedipe* où chacun à qui mieux mieux lançait sa bombe *Anti* contre *Le Système* (philosophique, politique, économique...). Fini également le temps du bricolage intellectuel insouciant, du « gai savoir » de *Mille Plateaux*, accompagné d'un rire nietzschéen.

Aujourd'hui, il y a péril en la demeure dans la demeure philosophique. Depuis quelque temps déjà, la « philosophie » est devenue un caractère où tout se vend à vil prix, un ramassis de palabres creux. Plus précisément, Deleuze-Guattari relèvent deux dangers qui menacent la philosophie contemporaine dans son être même.

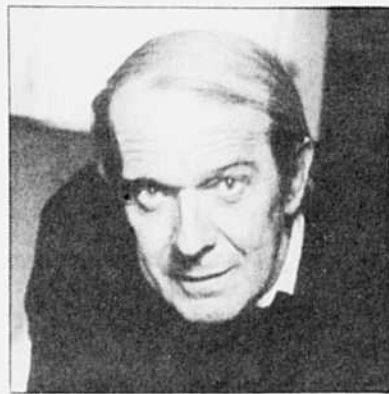
Le premier danger, c'est que la philosophie soit prise au piège de la *doxa*, de l'opinion que les philosophes « et leur public se font d'elle. « Philosophie », le mot n'évoque-t-il

pas automatiquement « réflexion, pensée, raisonnement, sagesse, contemplation » ? Lieux communs stériles que tout cela, répondent Deleuze-Guattari en les balayant du revers de la main, puisqu'ils n'ont rien à voir avec ce que la philosophie est dans son essence.

Enfin le deuxième danger, c'est que la philosophie se réduise à l'archi-doxa qui sature notre époque de fond en comble: la communication. « On va discuter un peu », phrase qui pour d'aucuns incarne la philosophie même, constitue pour Deleuze-Guattari son épouvantail chassant tout net la *philo-sophia*. Le philosophe a fort peu le goût de discuter. Tout philosophe s'enfuit quand il entend la phrase: on va discuter un peu. Rien n'est donc plus faux que de se représenter la philosophie comme une « perpétuelle discussion » sous l'enseigne d'une « rationalité communicationnelle » (Habermas) ou d'une « conversation démocratique universelle » (Rorty).

Comme s'il n'avait pas suffi qu'une certaine philosophie ne soit que du vent — *flatus vocis* —, des roublards mérités de lombards ont eu l'idée « géniale » de vendre ce vent lors d'un marketing « philosophique » où la « vérité » se transige au plus offrant. Vivement la philo cotée à la Bourse, comme ça on pourra suivre tous les jours ses hausses et ses baisses !

Si la philosophie n'est ni réflexion ni communication, qu'est-ce qu'elle est donc ? C'est précisément à cette question que répond ce livre. La seule et unique tâche de la philosophie, c'est de créer des concepts. D'emblée, Deleuze-Guattari invoquent Nietzsche, ce champion de la création conceptuelle moderne:



Gilles Deleuze

« Les philosophes ne doivent plus se contenter d'accepter les concepts qu'on leur donne, pour seulement les nettoyer et les faire reluire, mais il faut qu'ils recommencent par le fabriquer, les créer, les poser et persuader les hommes à y recourir. » Une fois la « création de concepts » reconnue comme définition de la philosophie, tous ceux qui n'en créent pas, cessent donc d'en être. On mettrait ainsi fin à cette fraude intellectuelle par laquelle des enseignants en philosophie — si ce ne sont pas des « marchands d'idées » — s'arrogent le titre de *philosophes*. Quel professeur de poésie ou de théâtre oserait s'attribuer le titre de poète ou de dramaturge ?

Créer des concepts ne signifie nullement qu'on jette le bébé avec le bain philosophique, que les concepts de Platon, de Descartes, de Kant ou de Heidegger deviennent caduques. Bien au contraire. Par des condensés d'une extrême concentration appelés *Exemples*, Deleuze-Guattari montrent comment les concepts peuvent toujours être réactivés aujourd'hui.

Or, la philosophie, la véritable, ne saurait se réduire à ne faire, au mieux, que de l'histoire de la philo-

sophie, au pire, singer aveuglément d'anciens concepts. « Quelle est la meilleure manière de suivre les grands philosophes, répéter ce qu'ils ont dit ou bien faire ce qu'ils ont fait, c'est-à-dire créer des concepts pour des problèmes qui changent nécessairement ? »

C'est cette activité créatrice de concepts qui fait que la philosophie ne reste pas collée au passé, mais se branche résolument sur l'avenir, se muant par là en force « révolutionnaire », « utopique ». Elle correspond précisément au titre de Samuel Butler, *Erewhon: no-where* (nulle part) et *now-here* (ci-maintenant). Insérée dans son temps, la philosophie, celle qui crée des concepts, est un ferment qui changera, révolutionnera ce temps. On le voit, les deux anciens soixante-huitards n'ont pas tourné leur veste « révolutionnaire » sous prétexte que la « révolution » n'est plus une denrée très demandée sur le marché des « idées ».

Mais l'essentiel du propos de Deleuze-Guattari consiste à déterminer comment se distribuent les trois modes de connaissance, en tant qu'approches du monde et en tant que sciences de la cognition: savoir philosophique par concepts, savoir scientifique par fonctions et savoir esthétique par affects et percepts.

Si Deleuze-Guattari baissent bien les trois champs, à notre avis, ils n'insistent pas assez (juste dans une brève conclusion *Du chaos au cerveau*) sur leur nécessaire interaction. Car la philosophie, les mathématiques, l'art contemporain ne suivent-ils pas un même sentier étroit, guettés, d'un côté, par le chaos qui risque de les dissoudre, de l'autre, par une *doxa*, une tradition, des « lois » qui risquent de les pétrifier ? Suivant la belle expression de James Joyce, ils constituent tous les trois un *chaosmos*.

LIBERTÉ aux Indiens

Les Indiens du Québec prennent la parole

Depuis peu, le Québec parle beaucoup de ses Indiens. Mais les écoute-t-il parler, eux ?

Seize auteurs contemporains (dont le groupe Kashtin, Bernard Cleary, Bernard Assinwi, Georges Sioui, Yves Sioui-Durand), représentant presque tous les peuples autochtones du Québec, nous invitent à partager leurs idées, leurs désirs et leurs rêves.

Ce numéro spécial double de *Liberté* donne la parole aux Amérindiens, à leurs poètes, dramaturges, essayistes et conteurs. Car la littérature amérindienne existe. Jusqu'à hier elle s'exprimait de façon orale. Mais à présent elle s'imprime et se publie.

À leur manière, ces auteurs témoignent de la résistance que leur peuple sut opposer aux diverses tentatives d'assimilation qui ne furent pas l'effet du hasard, mais d'une politique de destruction des cultures autochtones aussi caractéristique du Canada que l'apartheid l'est de l'Afrique du Sud.

Réunis par Pierre Turgeon, ces textes forment une sorte d'anthologie de la littérature amérindienne au Québec. Il s'agit d'une première. Il était temps.

LIBERTÉ 196-197
255 pages
9,50\$
disponible en librairie

Salon du livre Ancien Montréal

samedi et dimanche les 5 et 6 octobre, de 12h à 18h
hôtel maritime : 1155, rue Guy (coin René-Lévesque)
admission : 3,00\$ la journée, 5,00\$ les deux jours

patronné par la confédération de la librairie ancienne du Québec

grand choix de livres épuisés et rares,
illustrés, premières éditions, belles reliures,
cartes, estampes

La Ville de Montréal présente en collaboration avec
LE DEVOIR

Écrire, écrire au Québec

(Une série de rencontres littéraires animée par Nathalie Pétrowski.
Au programme: lectures, entretiens, échanges avec le public.)

ÉCRIRE LE THÉÂTRE
8 octobre Marie Laberge
15 octobre René-Daniel Dubois
22 octobre Jovette Marchessault

Renseignements:
Maison de la culture Rosemont
872-0081

Tous les mardis à 20h00

Lieu: Collège Jean-Eudes
3535, boul. Rosemont.

Veuillez-vous procurer un laissez-passer.



Ville de Montréal

Livres le plaisir des

Comment se souvenir de sa vie si on n'en classe pas le désordre?



LA DÉRIVE DES SENTIMENTS
Yves Simon
Paris, 1991, Grasset
262 pages.

CETTE INTERROGATION apparaît comme le projet initial du dernier roman d'Yves Simon. On la trouve à la page 143 de *La dérive des sentiments*, septième roman de l'auteur du *Voyageur magnétique* (prix des Libraires en 1988) et de *Jours ordinaires*, ce recueil de notations qui n'était ni un poème ni un roman mais qui tenait des deux et qui m'avait fort séduit, il y a trois ans.

article s'adresse aux lecteurs du Québec, qu'Yves Simon n'est pas « cet inconnu en France » comme l'affirmait l'un de ses compatriotes, frère du chanteur Renaud, en refusant le verdict du jury dont Simon, qui est aussi compositeur de chansons, fut le président au dernier Festival d'été de la ville de Québec. En tout cas, le très beau livre qu'il nous donne cet automne a tout ce qu'il faut pour lui faire quitter la marginalité où le cantonnait injustement un festivalier hargneux et déçu.

Un roman de notre temps, sans doute, où l'on ne se contente pas de raconter une, ou plusieurs histoires, un roman qui parle autant de littérature qu'il n'en donne à lire. « D'ailleurs, prétend le narrateur, le nom de l'auteur a peu d'importance au regard du temps. L'essentiel, ce sont les mots qui ont été serties, rassemblés, pour voyager contre la mort et résister au gel, aux bombes, aux épidémies. Même les pires

dictateurs ne sont jamais parvenue à faire saisir *Don Quichotte* pour le jeter définitivement, lesté de dix kilos de béton, au fond de l'eau. Les livres résistent au temps et aux tempêtes comme les rives de la mer ».

Appréciation juste, et combien modeste, de l'oeuvre littéraire. Celle de Simon « résistera-t-elle », comme il le souhaite implicitement, aux tempêtes de la fin de ce siècle ? Comme il faut donner du temps... au temps, la postérité — quel mot pompeux que récuserait sans doute Yves Simon ! — en décidera. Mais comme le romancier imagine les livres comme « des cercueils de verre où on pourrait voir, compressés à l'intérieur des villes, des paysans russes, des visages féminins qui se reflètent dans des miroirs vénitiens, des chauffeurs gantés, la chambre de pénombre d'une belle endormie... » Il y a des chances pour que son propre cercueil on ait le goût de l'ouvrir,

dans un an, dans 10 ans. Pour n'y pas le trouver, puisqu'il n'y aurait qu'un absent dans le cercueil de verre, l'auteur, mort depuis longtemps, vaincu par la pesanteur de son corps, alors qu'il ait su comment traverser le temps avec seulement une langue, un style et quelques émotions ».

Si l'on estime le plaisir que nous donne un livre à l'irrépressible envie d'en citer de nombreux passages, *La dérive des sentiments*, on le voit déjà, m'a donné beaucoup de plaisir. Mais, en outre, il m'a offert de beaux personnages : un vieil écrivain, appelé Kaspar George Becker (KGB... on appréciera le sigle ironique) dont on nous apprend la mort, aux premières pages, mais qui traversera tous les épisodes du roman, par le souvenir qu'en garde le narrateur, et surtout par leur goût partagé pour le roman d'Albert Cohen *Belle du Seigneur*; un couple incertain, Simon et Marianne, logé symboliquement à l'hôtel des Passagers, avant de disparaître sans

laisser de traces; une certaine Rosa, étrangère, qu'on peut rencontrer au Bar de l'Oubli, et d'autres encore qu'on croise dans les couloirs de la Résidence de l'Espérance (autre clin d'oeil à l'immortel naufragé, Robinson Crusoe)...

C'est évidemment plus que temps d'évoquer le très beau titre de ce roman. En discutant sur la fin de l'Histoire leur apparaît dissociée de leur vie, lointaine, exotique, étrangère. Le malheur pour eux (...) est qu'ils n'ont aucune technique pour entrer dans le monde, même local, qui est le leur... — Où se trouvent-ils alors ? demande Nora, l'une de ces personnes déplacées, une de ces exclues de l'Histoire. — À la dérive ! Perdus leurs sentiments, leurs connaissances ou la capacité à capter des séquences de bonheur ou des séquences de

malheur... Plus loin, la référence indispensable viendra, bien sûr. En évoquant une femme aimée, le narrateur, qui n'est pas toujours présent dans le roman mais qui personnifie évidemment l'auteur, dit qu'elle était dans son souvenir identique à cette carte ancienne de l'Amérique, perdue au milieu des océans. Une image qui nous situe vaguement un continent, alors que l'on sait bien qu'ils dérivent, qu'ils s'écartent les uns des autres depuis des siècles sans que personne s'aperçoive de rien... On voudrait continuer à vanter le dernier roman d'Yves Simon. Sans trahir ni le ton ni la tristesse inhérente à cette dérive des sentiments. Un roman qui marquera, on veut bien le croire, d'une pierre blanche l'automne romanesque parisien... ou germanopratin!

Mille et un maléfices de Venise

L'ÎLE ENCHANTÉE
Eduardo Mendoza
Seuil, 1991, 301 pages
Francine Bordeleau

L'IGNORER s'il existe dans la littérature espagnole un filon vénitien comme on en trouve notamment en France (avec Proust, Paul Morand, Giono) et en Allemagne (Thomas Mann, est-il besoin de le rappeler, nous en a donné le plus sublime exemple). En tout cas, Mendoza, qui nous avait tracé un mordant portrait de Barcelone, sa ville natale, avec *La Ville des prodiges*, a décidé de s'attaquer à la Cité des Doges. Le thème est de toute évidence usé jusqu'à la corde, mais peut-être certains écrivains sont-ils capables de le renouveler. Il y a quelques années, Fruttero & Lucentini ont après tout, avec *L'Amant sans domicile fixe*, assez bien réussi l'exercice.

Mendoza, lui, nous fait voir Venise par les yeux de Fabregas, un industriel de Barcelone. En pleine crise existentielle, le Fabregas : « Réver. Au fond, toute ma vie, je n'ai su faire que ça : rêver », se dit notre industriel dès la première ligne de *L'île*

enchantée. Ce rêveur envoie balader une entreprise qu'il est las de diriger et une fantomatique maîtresse, et s'installe à Venise.

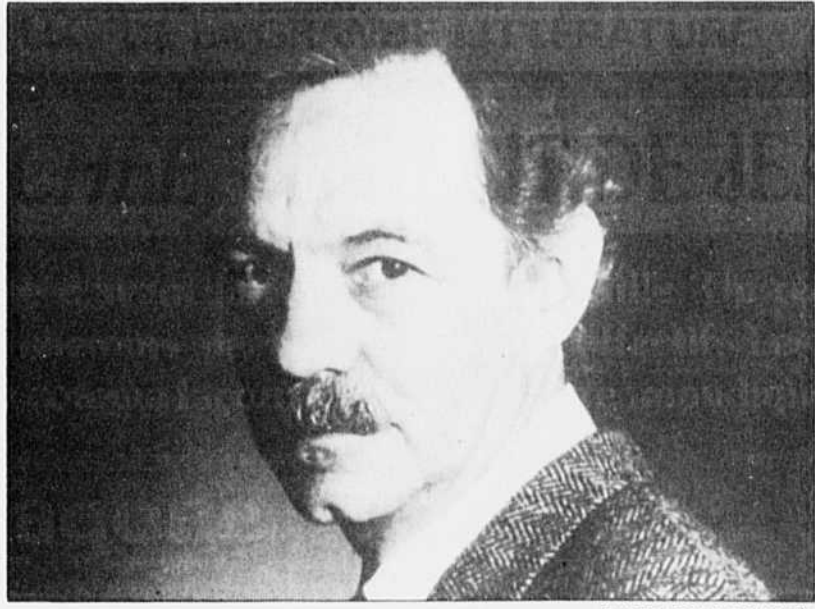
Au début, la célèbre Cité ne lui réussit guère. Le temps est pluvieux, Fabregas est grippé et insomniaque, des cauchemars l'assaillent. Voilà qui ne s'annonce pas très gai sauf qu'il croise bientôt, pour notre plus grand plaisir, une foule d'étranges personnages : malfrats à la fois clownesques et inquiétants, pèlerins adeptes de cultes ridicules ou insolites, valets d'hôtel et garçons de café plus que bizarres.

Il y a, comme on dit, un climat. Venise la romantique, Venise l'enchanteuse fait subitement place à un univers décadent où les restaurateurs exaspérés servent aux bataillons de touristes de la viande et du poisson avariés, où des cadavres nus flottent à la surface des canaux, où les jeunes femmes qui s'égarent malencontreusement sont derechef violées et expédiées dans les bordels de Malaisie, du Pakistan ou du Paraguay. Par la plume de Mendoza, Venise, revisitée par les esprits de Dali, Goya et Bunuel, rien de moins, devient cauchemardesque à souhait et on se dit, en enfonçant toujours un peu plus dans cette décadence, que des liens nous avaient échappé, que nous avions oublié de confronter les fastes vénitiens au sombre imaginaire espagnol.

Tout cela était bel et bon, mais il a fallu que Mendoza dérape. Fabregas devrait fuir cette ville en perdition. Qu'est-ce qui l'en empêche ? La belle Maria Clara voyons, mystérieuse et fuyante à souhait, réapparaissant chaque fois que Fabregas décide de partir. On est tellement proche du thème de *Mort à Venise* que je suis presque gênée de vous le souligner. Mais, Maria Clara n'est vraiment pas Tazio. Les personnages de cette histoire, à commencer par Fabregas,



sont du reste sans consistance, pour ne pas dire sans intérêt; quant à l'intrigue, dont l'essentiel se résume aux caprices de Maria Clara et aux atermoiements de Fabregas, elle est extrêmement ténue. Tellement ténue que Mendoza s'acharne à la pimenter d'anecdotes. Fabregas rencontre-t-il un personnage que celui-ci se met à raconter une interminable histoire sur un saint, un culte ou un ancêtre. Les premières fois, c'est amusant,



Eduardo Mendoza PHOTO LEOPOLDO POMEZ

ensuite, le lecteur s'égare, fatigue et s'ennuie d'autant plus que la logique de ce procédé lui échappe complètement.

Quel gaspillage ! La matière semblait belle et prometteuse, l'imagination, fertile, le talent, indéniable. Comment cette île enchantée s'est-elle transformée en un incommensurable salmigondis de digressions inabouties ? Puisqu'il invoque aussi l'esprit de ce personnage léger et brillant,

Mendoza, ici victime des maléfices de la Sérénissime, aurait peut-être dû penser davantage que Venise fut également la ville de Casanova.

Espérons seulement que ce cinquième roman de l'écrivain espagnol ne soit qu'une malheureuse erreur de parcours. Qui a lu *La Ville des prodiges* (récit écrit dans la plus pure tradition picaresque, réédité dans la collection *Points*) sera ici cruellement et amèrement déçu.



SCIENCE & VIE

- **VIVRE SUR MARS**
Ce gigantesque projet est étudié très sérieusement en Arizona
- **NON, la vitesse sur la route ne tue pas**
- **ANIMAUX DE LABORATOIRE, ce qu'on ne dit jamais**

OFFRE SPÉCIALE
Votre marchand de journaux vous offre avec votre Science & Vie

un numéro gratuit de **SCIENCE & VIE JUNIOR**

En vente maintenant!

NOUVEAUTÉS VLB

<p>Dany Laferrière L'ODEUR DU CAFÉ 200 pages — 15,95 \$</p>	<p>Jacques Côté LES TOURS DE LONDRES 123 pages — 14,95 \$</p>	<p>Pierre A. Charlebois LA VIE DE LOUIS RIEL 377 pages — 24,95 \$</p>	<p>Pierre Day UNE HISTOIRE DE LA BOLDUC 132 pages — 15,95 \$</p>	<p>François Piazza LES VALSEUSES DU PLATEAU MONT-ROYAL 135 pages — 16,95 \$</p>
--	--	--	---	--

en librairie dès lundi **Paroles de chansons de Richard Desjardins**

en vente chez votre libraire

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

GUÉRIN

l'éditeur qui édite

SYLVAIN RIVIÈRE

LE BON DIEU EN CULOTT' DE V'LOURS

Montréal, Guérin, 1991
294 pages
15,1 cm x 22,7 cm

Symphonie des sens et des odeurs de mer où Rivière jongle avec les mots comme un pêcheur avec les tempêtes.

Chaque histoire se veut un brin de folie tentant de secouer l'indifférence de la langue. Les personnages sont toujours dans l'attente d'un rêve illusoire, accrochés à l'identité d'un peuple qui existe là-bas; le long de la baie des Chaleurs, entre notes noires et canne blanche.

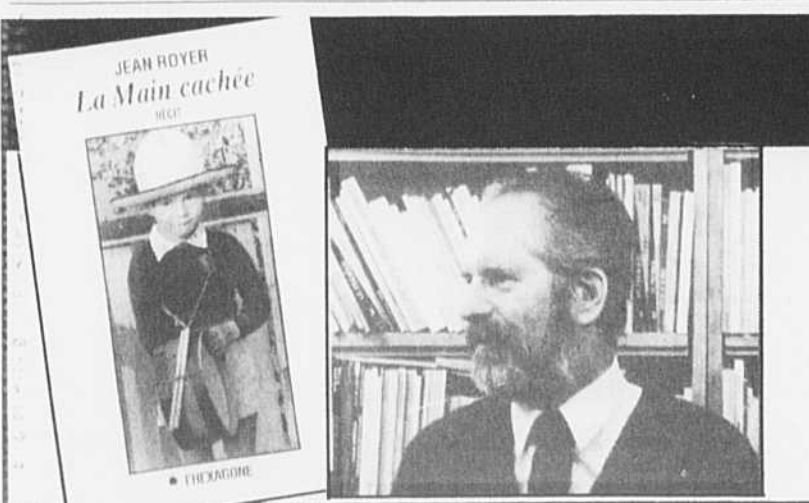
Qu'on ait les deux pieds de chaque côté de l'Atlantique ou qu'on ait marié le vent sur la mer et qu'on veuille y rester fidèle, il n'en reste pas moins que dans ce recueil de nouvelles, des images pleines de liberté et de tendresse vagabondent avec le vent. Et c'est avec volupté que les paragraphes se bousculent et que les mots, remplis des couleurs de l'arc-en-ciel, frayent avec la magie de la poésie.

Tour à tour poète, écrivain, auteur de chansons et de monologues, journaliste et dramaturge, Sylvain Rivière est né en 1955 à Carleton en Gaspésie.

À travers son œuvre, il privilégie constamment les marginaux auquel il s'identifie, de bonne grâce, avec beaucoup d'attachement et d'originalité.

LE BON DIEU EN CULOTT' DE V'LOURS est son quatorzième ouvrage et il semble bien que ce soit loin d'être le dernier.

Distributeur exclusif: ADP 523-1182



LA MAIN CACHÉE, UN RÉCIT DE JEAN ROYER

Une enfance québécoise d'avant la Révolution tranquille. Un récit qui retrace, avec une douce ironie, les chemins de l'apprentissage affectif. Les figures de l'amour mais aussi la littérature comme façon de vivre. Un livre impudique mais tendre.

116 pages — 14,95 \$

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Maintenant en librairie

Livres

le plaisir des

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

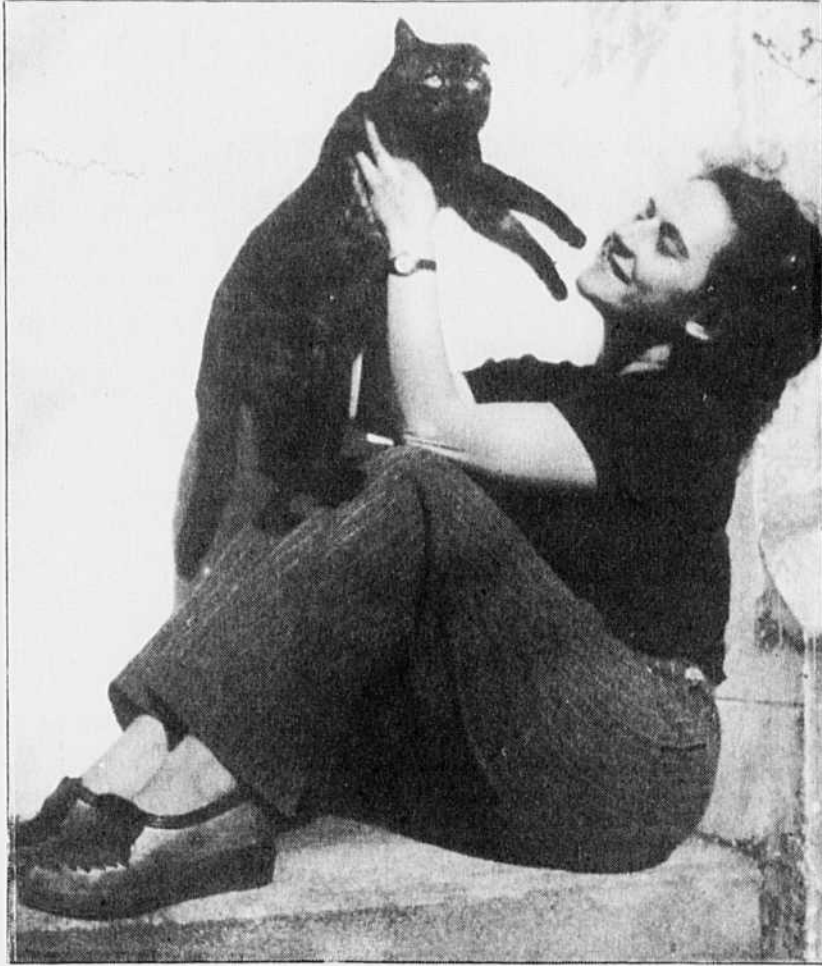
Carnet 3

MON TITRE *Choses écrites* est inspiré des carnets de Victor Hugo, *Choses vues* où tous les genres avoisinent. Il était vraiment viscéral, le besoin de Victor Hugo de tout noter, de commenter tout de son positif et de l'esprit nourricier dont il ne se départit jamais.

Pensées, portraits, notes biographiques, dialogues, descriptions : *Béranger avec sa houppelande brune et son chapeau à larges bords*. Aphorismes : *Il n'y a que deux choses sacrées — en religion, la foi, en union, l'amour*. Paysages : *Des paquerettes et des digitales pourpres penchent leur cou hors de ces encorbellements*. Annotations sportives : *la pente, quoique abrupte et assez féroce, est praticable en s'accrochant aux roches*; des associations inattendues telle que : *Tout en haut, le plus ravissant ravin du monde*. Des adjectifs en surabondance, pas moins de huit pour qualifier « une chose »; des confessions, des confidences : *Ma vie privée est précisément mon honneur. Je suis dans ce siècle, je resterai jusqu'à la mort le protestant de la liberté d'aimer*. Tout cela, et des vers et des calembredaines — un leit-motif contre la peine de mort; un autre, l'art d'être grand-père.

Depuis plus d'un demi-siècle, certainement, je remplis cahiers, carnets, agendas, calepins. J'ai allumé de belles flambées dans notre chalet de la Pointe Papineau avec 18 grands calepins, à couverture verte pour la plupart, qui parlaient presque uniquement de ma vie amoureuse entre 16 et 20 ans. Mais j'ai conservé quasiment tous mes brouillons d'articles, de nouvelles, de poèmes et de portraits de famille. Tout ce que je n'ai pas directement dicté à ma mère, à sa demande. Mes brouillons de romans, je les ai encore. À 20 ans, j'ai décidé que mes amours, écrites, ne verraient plus jamais ni l'aube ni la nuit autrement que transmises en poèmes, en fiction.

J'ai deux types de véhicules pour mes écritures; les Cahiers



sédentaires et les Carnets nomades. Un roman en cours n'ira qu'à notre chalet des Laurentides. M'accompagne en voyage, en visite ou lors de ces villégiatures forcées qui ne sont que des séjours à l'hôpital (toujours le même) et parfois très longs, les Carnets nomades.

Il y a quelque temps, M. Martel a écrit que j'avais fait de la littérature une chose importante de ma vie. C'est plus et autre chose que cela. J'ai chanté et raconté avant de marcher, à ce que me disent mes tantes. La création littéraire brode ma vie, à l'instar des jours, festons, fleurs à la Richelieu des nappes et draps en toile de lin descendus dans mes malles depuis le Massif central de la France, l'Auvergne où notre Grande-Tante Thérèse les a brodés, lisérés de la fine dentelle que les enfants dentellières auvergnates font avec de petits fuseaux sur un coussin, et maintenues par des épingles à tête de verre ou de porcelaine de couleur. Tous ces petits doigts fuselés courant à toute vitesse sur le carreau de velours! — Bonne-Maman m'indiquant l'art et

l'agilité de ces petites filles en costumes régionaux. Et Andrée, le cœur serré les admirait; elle ne saurait jamais faire aussi bien. Merci mon Dieu de ce que je ne sois pas elles: une des fillettes qui travaillent! « Car Dieu m'a faite pour pleurer sur les pauvres » disait Salomé Camarais.

J'ai toujours su voir et entendre; j'ai appris à décrire. Je m'essaie à la dentelle des mots, ou encore j'emploie — pour voir si c'est pareil à ce que je vois — tous les bâtons d'une boîte de pastels. Hier j'ai retrouvé un roman — qu'il n'y a qu'à voler un peu par ci par là pour la publication. C'est l'ultime dialogue d'une femme qui lutte pour survivre et qui y parvient, et d'un homme qui s'étirole et puis s'éteindra: le dernier duo de Love et de Salomé. Cruellement prémonitoire. Titre : *Je t'appellerai le Taciturne*.

Mes récits d'hôpital, bout à bout, feront bien une plaquette de cent pages... Percutantes, je pense, parce qu'il n'y a pas que moi là-dedans, il y a les gens qui souffrent et qui meurent sous mes yeux. La mort

n'emporte pas toujours aisément l'âme qui lui est assignée.

☆☆☆
Ailleurs dans les *Choses*... Novembre ne suit pas forcément octobre, un mois se compare au même mois de l'autre année, d'un plus ancien novembre encore, par exemple. À l'opposé d'un Bloc Notes, mes carnets s'inclinent rarement vers l'actualité brûlante. J. Bronowski, un physicien, mathématicien, biologiste devenu philosophe a écrit : « L'Histoire n'est pas une suite d'événements mais une suite d'êtres humains qui vivent leur passé au présent. » Il est incontestable que l'Histoire est aussi ce qu'il dit.

Mais *Choses écrites* me fait fréquemment vivre mon présent au passé : l'octobre de 1991 se rattache à celui de 1938, s'il y a une bonne raison toute personnelle à cette balade à rebours du Temps. La plupart des artistes conservent en eux et pour en faire usage les âges qu'ils ont eus : cinq ans, 17 ans, 57; les sources vives et pures de la création gicent tant qu'on se souvient.

Choses écrites est mieux qu'un aide-mémoire pour moi car ma vie presque tout entière s'y étale, s'y débat, s'y présume en écriture, se dédouble, se pondère; elle s'évertue frénétiquement; n'a pas laissé fuir sa durée, pas toujours. Elle gagne en acuité d'écoute et de vision; elle perd son eau, son sang, son sel avec l'âge; elle s'amenuise à mon grand dam. Mais un octobre non-pareil en mire un autre de jadis à jamais rempli d'envoitements et d'extases.

El puis, la Mort dans l'âme apparaît dans le tissu des mots précieux; *Choses écrites* va s'arrêter... D'ici là, j'ai trouvé 20 poèmes sans avoir rien cherché : c'est mon bûin de guerre, mes ex-vo comme dans le Trésor des Athéniens, et c'est la rançon que je paie à la vie.

Pour cimer (dirait Colette) ces merveilleux mélanges, ce sont les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo qui choisissent *Choses vues*. Leçon de français, leçon de style, leçon de vie, leçon d'histoire : gemmes et bijoux épars débordant et roulant librement hors des tiroirs d'un serre-bijoux Renaissance. Voilà à quoi ressemblent ces *Choses vues* — et entendues et faites; aimées, dessinées par l'un des grands génies de la littérature — spécifiquement la nôtre, la française. Ainsi que sont à nous, bien à nous les cathédrales et les palais de la France : mère-patrie et pays-père. Et si des gens outre les Français-de-France ont quelques droits au sol de France, nous sommes de ceux-là. Nos ancêtres sont venus ici pour accroître la France, non pour en déposséder leurs descendants, je pense.

— A.M.

Dans des villages lointains

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

LUEUR SUR LA MONTAGNE

Pierre Morency
Amay (Belgique)
L'arbre à paroles, 1991

MOEBIUS 49

La poésie française contemporaine
Approche de l'an 2000

Un panorama préparé par Fulvio Caccia

et Bernard Hreglich
VOUS N'AUREZ jamais vu un livre si petit. Ce n'est même pas un livre : 15 feuillets volants, de format calepin, dans une mini-chemise. Au total, 13 quatrains et un sizain, 58 vers, rien de plus. Ainsi se présente *Lueur sur la montagne*, de Pierre Morency, tiré à 100 exemplaires. Comment lire cette miniature ? Impossible de tourner les pages, et si le vent se met de la partie...

Choisissons un feuillet, emportons-le. Pourquoi pas ce quatrain ? *elle est un éveil qui invente sa voie / elle est le regard elle est le mouvement / elle est un corps de découvertes / sur la terre elle est la clarté de Clara*. Je préfère le dernier vers, et il en va souvent ainsi : un vers m'attache au quatrain.

Ni majuscules, ni ponctuation (sinon des points d'interrogation, que cette faveur met en relief), des mots escamotés, des redondances voulues : la recherche de la pauvreté, dirait-on, avec le risque d'indigence qui l'accompagne. Une lueur sur la montagne, c'est hésitant, fuyant. En même temps,

l'improbabilité donne à l'entrevison l'éclat de l'inspéré, saisi, tant bien que mal, sur le vif. Quelle différence avec l'exubérance chatoyante des débuts ! On tracera la courbe de Morency en situant *Lueur sur la montagne* par rapport à deux de ses publications récentes : *Quand nous serons* (poèmes 1967-1978, L'Hexagone, 1988) et *Effets personnels, suivi de Douze jours dans une nuit* (L'Hexagone, 1987). Peu à peu, l'abondance s'est perdue. Suivant une trajectoire parallèle à celle de la poésie de Jacques Brault, la poésie de Morency a maigri.

La tradition voulait que la publication confidentielle fut l'apanage des jeunes poètes. Les

feuillets de Morency sont l'occasion d'observer l'inverse : on fait aux jeunes poètes une publicité rocambolique, ils s'imaginent que leurs maladroites sont des nouveautés, et ils en rajoutent. Les voilà débutants à perpétuité, condamnés à répéter des balourdises encensées étourdiment. Pendant ce temps, les poètes confirmés tirent à 100 exemplaires dans des villages lointains. C'est bien dommage pour les débutants, que le bruit tue dans l'oeuf, et heureux pour les poètes confirmés, qui puisent dans la confidentialité artisanale une nouvelle jeunesse.

Moebius 49 présente 61 poètes français nés après 1940. Dans la trentaine avancée, plusieurs en sont encore à la publication confidentielle. Beaucoup m'étaient inconnus. Si aucun des poèmes du panorama ne m'a fait crier au miracle, ni au génie, je me suis arrêté à celui de Patricia Castez Menier, *Apprentissage de la colline et du jardin*, pour son rythme inhabituel; à ceux de Philippe Delaveau, de Jean-Pierre Lemaire de Michel Orcel, pour leur accent d'authenticité (mais ces auteurs n'ont-ils pas déjà fait mieux ailleurs ?); à ceux de Paul Keineg, qui passent la poésie au gant de crin (mais, dès la deuxième lecture, le parti pris amoindrissant de n'être pas un-ami-de-la-beauté m'a fait manquer d'air); enfin, au poème de Patricia Farazzi, *Le nom*, pour son naturel bizarre : *Le nom du plus petit caillou est Lacryma. / La larme est la chose la plus petite des choses et la plus petite des choses n'est visible qu'à l'oeil nu. / Voilà. / Un jour nous choisissons de laisser tomber le masque / et grande est la surprise...*

Pour ces poèmes et d'autres, que d'autres apprécieront, je loue l'initiative de *Moebius*. C'est une fenêtre ouverte. Je la louerais davantage si la triple introduction de Bernard Hreglich, de Fulvio Caccia et de Serge Brindeau (13 pages !) avait laissé place à 13 poèmes supplémentaires. Pourquoi discuter, des élus et des exclus ? Toute anthologie est partielle et partielle, et chacun peut aller dans le sens de ses préférences sans qu'il soit nécessaire de s'en défendre. Quant à prophétiser sur le 21e siècle poétique, l'idée me paraît d'une énormité fatale. Peu importe : l'initiative de *Moebius* est remarquable. Elle sert mieux la poésie que les nuits mirifiques et les festivals exorbitants.

Quoi de neuf sur le livre ancien?

Serge Truffaut

QUOI DE NEUF sur le livre ancien ? Il est l'objet d'un salon qui ouvre ses portes aujourd'hui à midi et se ferme demain à 18 heures, à l'Hôtel Maritime, rue Guy, à deux enjambées du boulevard René-Lévesque.

Pas moins de 38 libraires se consacrant uniquement à cet objet particulier qu'est le livre ancien vont proposer aux amateurs quelques 20 000 titres différents. Avec un tel inventaire à leur disposition, on comprendra que ces exposants présentent des ouvrages dans toutes les matières, tous les sujets, tous les domaines.

Spécialiste des publications ayant trait notamment à l'avant-garde artistique de l'entre-deux guerres, le libraire François Côté mentionne que les 20 000 volumes que l'amateur pourra palper, et éventuellement acheter, couvre les champs de la médecine, des sciences naturelles, l'art militaire, les voyages, la géographie, l'érotisme, la littérature, les beaux-arts, les arts appliqués et l'histoire, du Canada et du Québec surtout.

Organisé par les 28 libraires québécois oeuvrant dans ce segment de marché, ce Salon du livre ancien est d'autant plus singulier que la majori-

rité de ces libraires n'ont pas pignon sur rue. Selon les informations fournies par M. Côté, 60 % en effet des professionnels de ce secteur travaillent par catalogue.

À cet égard, M. Côté précise qu'il n'y a pas assez d'amateurs pour entretenir un réseau rassemblant plus d'une dizaine de librairies. Qui plus est, « les problèmes économiques ne nous ayant pas épargnés, bien des libraires se consacrent à la confection et à la vente par catalogue ».

Le livre rare étant l'objet de passion autant de la part du libraire que du collectionneur, du consommateur, chaque libraire, d'expliquer M. Côté, finit par se bâtir une clientèle pour le service de laquelle il n'est pas nécessaire d'avoir pignon sur rue.

De toutes les collections ou créneaux présentés, le récit de voyage est, en terme de volumes, le plus important. « Il en est ainsi parce qu'il s'agit-là d'un créneau international. Il y a toujours des débouchés. Lorsque vous êtes en possession, par exemple, d'un ouvrage écrit par un Hollandais sur le voyage qu'il a effectué au Brésil au début du siècle dernier, vous intéressez à la fois les Hollandais et les Brésiliens. Il ne faut jamais oublier que le livre rare est d'abord et avant tout un document historique ».

Ce double intérêt, cette multiplication des marchés d'écoulement étant réelle, on comprendra que les livres rares ayant trait aux voyages sont les plus chers. Ici, à Montréal, certains de ces ouvrages se transigent parfois jusqu'à 12 000 \$.

Les récits de voyage mis à part, les livres traitant de l'histoire sont parmi les ouvrages attirant le plus grand nombre d'amateurs. « Depuis que M. Charles Philippe a monté une collection de livres régionaux, en mettant notamment l'accent sur la généalogie, l'histoire est devenue un sujet attirant davantage de personnes qu'il y a 10 ou 15 ans ».

Dans le domaine de l'art, la pièce la plus « existante », selon le mot de M. Côté, demeure *Le refus global* qui, récemment, a paru dans un catalogue au prix de 1 500 \$. « C'est l'exemple même de pièce qui n'apparaît qu'une fois par deux ans ».

Pour ce qui est de l'éventail des prix des livres qui sont offerts aujourd'hui aux amateurs, M. Côté mentionne qu'il faut s'attendre à des pièces variant entre 20 \$ et 2 000 \$, le seul psychologique étant à 500 \$. Enfin, outre les exposants québécois, le public pourra admirer des pièces de trois libraires américains et d'un libraire français.

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTREAL (QUEBEC) H2X 3N4 Tél.: (514) 524-5900 ou 525-5957



L'écharpe d'iris
roman de Daniel Guénette
300 p., 19,95 \$

J. Desraps a connu une couverture de presse très surprenante pour un premier roman. *L'écharpe d'iris* tonnera encore davantage. Une éducation sentimentale tragico-comique. C'est toute une génération de Québécois de la classe cultivée qui s'y retrouve.



Le Guide de la chanson québécoise
essai-dictionnaire par Robert Giroux, C. Havard et R. LaPalme
176 p., 15,95 \$

Un livre très attendu, il passe en revue toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui. Très abondamment illustré. Chaque période historique est présentée dans ses dimensions politiques et sociales.



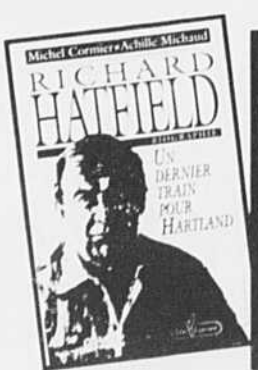
La mémoire de sable
roman de Michel Gosselin
144 p., 15,95 \$

La mémoire de sable clôt le triptyque commencé avec *La fin des jeux* (Prix Alfred DesRochers 1986) et *Le repos piégé*, publié en 1988, et bien reçu par la critique et maintes fois réimprimé. Une évocation merveilleuse de la Martinique.

Champigny

Une visite s'impose!
Johanne Mercier, La Presse
La plus grande librairie francophone d'Amérique!
Pierre Vennat, La Presse

maintenant au 4380 St-Denis, Montréal



Richard Hatfield, biographie

Michel Cormier et Achille Michaud
Libre
Éditions Éric
rég. 24,95

16,50



Le vieil homme et les loups

Julia Kristeva
Fayard
rég. 28,95

18,95



Password

Version brochée
English Dictionary for Speakers of French
Modulo
rég. 15,95

12,50



Un heureux canular

Robertson Davies
Québec / Amérique
rég. 24,95

16,50



Allaire, Bélanger, Campeau et les autres

Alain-G. Gagnon et Daniel Latouche
Québec / Amérique
rég. 29,95

19,95



Marguerite devant les pourceaux

Claude Duneton
Grasset
rég. 24,95

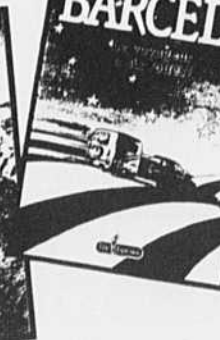
14,95



L'île aux grues

Jean O'Neil
Libre
Éditions Éric
rég. 18,95

12,50



Le Voyageur à six roues

François Barcelo
Libre
Éditions Éric
rég. 19,95

13,50



Au rayon des disques



The Baroque Experience

Coffret de 5 disques compacts
L'Oiseau-Lyre
Polygram
rég. 37,50

27,95



Horowitz the Poet

Schubert et Schumann
Deutsche Grammophon
Polygram
rég. 21,95

16,95

ouvert 7 jours de 9h à 22h

livres, revues, disques au laser

stationnement à l'arrière